



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

346570

L'ORIGINE

DES DIEUX

DU PAGANISME;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR
UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POËSIES D'HÉSIODE.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie,
Principal du Collège de Besançon, Associé
à l'Académie des Sciences, Belles Lettres &
Arts de la même Ville.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

TOME I. PARTIE II.



A PARIS,

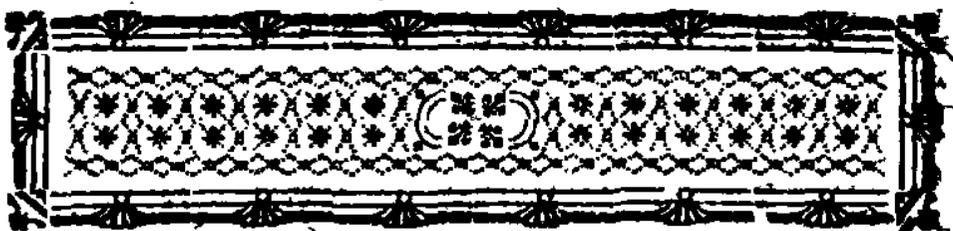
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



1944



L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME.

CHAPITRE XIII.

*Que doit-on penser des Héros? leurs fables
sont-elles de même nature que celles des
Dieux?*

LA persuasion dans laquelle ont été les Mythologues historiens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire envisager les Dieux comme autant de personnages aussi réels: il est difficile de porter sur ces deux espèces d'êtres un jugement différent. Leur existence est prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poètes, par la tradition constante de toute la Grèce, par une multitude de monumens. L'on a fait sur les uns & sur les autres à peu-près les mêmes fables: si celles

L'ORIGINE

4
qui ont pour objet les héros, sont des restes de l'ancienne histoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux seroient autre chose. C'est donc par engagement de système qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire si l'on soutient que les Dieux sont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'est-on pas forcé conséquemment de nier l'existence des héros? voilà donc l'Histoire grecque & toutes les anciennes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'attestation des Historiens & des Philosophes qui enseignent unanimement que l'on a décerné les honneurs suprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres divinifiés par les Payens. Il n'est pas nécessaire de relever toutes les conséquences que traîne à sa suite un système si hardi.

Que la critique cesse de s'alarmer; on ne prétend point nier absolument l'existence de tous les héros de la Grèce: cela n'est pas nécessaire pour que le système des allégories subsiste en son entier; nous le verrons bientôt. Mais on soutient que cette existence n'est pas aussi certaine qu'on

DES DIEUX DU PAG.

le croit communément, que quand elle le feroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne puissent être allégoriques. Comme cette assertion paroîtra sans doute fort extraordinaire, il faut apporter les raisons sur lesquelles elle est fondée.

Commençons d'abord par écarter l'argument que l'on veut tirer des paroles du Sage; il paroît qu'on l'applique mal à propos aux héros ou demi-Dieux de la Grèce. Il est beaucoup plus probable que l'auteur sacré parle des Nations Asiatiques, des Egyptiens, des Chananéens dont il étoit environné. C'est en Asie sur-tout que l'adulation pour les Souverains a été poussée jusqu'à leur rendre, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtisans de Nabuchodonosor lui adresser leurs prières comme à un Dieu (a), ce Prince ordonner par un Edit à ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant la statue qu'il avoit fait élever (b). D'autres avoient pu faire la même chose avant lui & dès le temps de Salomon: c'est l'abus qu'il a désigné par ces paroles: *Tyrannorum imperio colebantur figmenta* (c). Mais on n'en peut pas

(a) Dan. 6, v. 7.

(b) *Ibid.* c. 3.

(c) Sap. 14, 16.

L'ORIGINE

conclure que la même idolâtrie ait eu déjà lieu chez les Grecs, ni qu'elle y ait commencé si-tôt; encore moins peut-on prouver par-là que tous les héros de la Grèce ont réellement vécu, & qu'il n'en est aucun dont l'existence soit fabuleuse. Ce n'est donc pas contredire l'Écriture sainte que de proposer des doutes contre cette existence.

1°. Ce n'est pas un attentat nouveau de rejeter absolument toute l'histoire héroïque, de donner ainsi atteinte à l'existence des héros les plus célèbres; plusieurs anciens auteurs ont eu cette hardiesse. Nous avons déjà vû que Platon s'est également inscrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homère & les autres racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites aussi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (a).

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement si Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; selon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le second,

(a) *De Repub.* l. 2 & 3, pag.

avant qu'il fût connu des Grecs (a). Var-
ron étoit persuadé qu'Hercule & Castor
étoient le même personnage que *Deus*
fidius ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-
ci n'étoit pas un homme (b). Hésiode met
Bacchus au nombre des demi-Dieux; ce-
pendant Héraclide de Pont est persuadé
que son nom n'exprime rien autre chose
que le vin. Ceux qui expliquoient les fa-
bles des Dieux dans un sens figuré, enten-
doient de même ce que l'on publioit des
héros. Le même Héraclide tourne en allé-
gorie ce qu'Homère a dit des voyages
d'Ulysse dans l'Odyssée, aussi-bien que les
combats des Dieux chantés dans l'Iliade;
s'il a cru l'existence d'Ulysse, il n'en a pas
ajouté pour cela plus de foi à ses avan-
tures.

3°. Dion Chrysostôme dans son dis-
cours XI^e, soutient que jamais les Grecs
n'ont pris Troyes, & il le prouve par plu-
sieurs raisons. Hérodote, l. 2, n. 83, ap-
pelle l'histoire de ce siège, un discours in-
sensé, *Μάταιον λόγον*. Le sçavant Bianchini
regardoit l'Iliade comme une allégorie;
Thucydide, dans le préambule de son His-
toire, représente les premiers Grecs com-
me un peuple nomade & vagabond, qui

(a) Hérodote, l. 2, n 67 & 91.

(b) Voyez ses paroles, c. 9, §. 15.

n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de société, il ne tient aucun compte de ce que l'on disoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui se sont écoulés depuis Thucydide, sommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile historien ?

4°. Plusieurs Sçavans modernes, frappés de cet exemple, ne se font aucun scrupule de révoquer en doute l'existence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. » Dans » les siècles d'ignorance où l'on écrivoit » l'Histoire sans critique, on faisoit venir » les François de Francus, petit-fils d'Hec- » tor, les Bretons de Brutus, les Medes » de Medus, fils de Médée; les Turcs de » Turk, fils de Japhet. On avoit toujours » tout prêt quelque Prince imaginaire d'un » nom identique à celui de chaque peuple » dont on le disoit auteur. Malgré le silen- » ce des monumens historiques, son nom » forgé sur celui de la Nation suffisoit pour » admettre son existence. Je ne sçai si l'His- » toire, sur-tout l'Histoire ancienne est » suffisamment dégagée de ces noms, de » ces faits, de ces étymologies inventées à » plaisir. Le plus sûr est de les regarder » comme fabuleux, à moins que le récit ne » soit accompagné de particularités vrai-

DES DIÉUX DU PAG.

semblables & bien liées avec l'histoire du temps, & de chercher ailleurs l'origine du nom des villes & des nations α . Tel est le sentiment du sçavant auteur qui a traité de la formation mécanique des langues (a).

» Pour adopter, dit M. de Bougainville, cette transmutation de fables théologiques la plûpart, ou physiques, en faits réels, il faut se résoudre à placer ces aventures prétendues des premiers Grecs dans un temps dont non-seulement l'histoire se seroit perdue, si elle avoit jamais existé, mais dont il ne pouvoit jamais exister aucune histoire; puisqu'il ne s'y passoit alors aucun événement général, puisqu'alors, suivant les plus anciennes traditions des Grecs eux-mêmes, les naturels tombés dans la plus grossiere ignorance, n'avoient pas encore pensé à se réunir pour former le plus chétif village ou la plus foible nation α (b).

Si l'on veut réfléchir un moment sur l'ancien état de la Grèce, on sentira combien ces observations sont solides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de siècles, n'ont point de monumens historiques, ne pen-

(a) Tome 2, n. 211, pag. 250.

(b) Mém. de l'Acad. tome 29, pag. 276.

sent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidèles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? » on ne peut rien tirer des Sauvages en général touchant leur origine, dit un auteur qui avoit soigneusement étudié leurs mœurs; n'ayant point de lettres, ils n'ont point aussi de fastes ni d'annales sur lesquelles on puisse compter. Ils ont seulement une espèce de tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir (a). Selon les Mythologues historiens, les fables sont venues en grande partie du défaut de lettres & de monumens; cela n'est pas douteux: comment donc, sans lettres & sans monumens, a-t-on pu conserver pendant cinq ou six cens ans les noms, la généalogie, le règne, la postérité, les aventures des Dieux & des héros? Il y a bien moins d'inconvéniens de supposer les premiers temps de la Grèce absolument inconnus, que d'en faire un système au hasard où rien, ne se trouve lié, où tout est fabuleux & fautif.

Quand il est question d'établir des faits historiques, il faut peser & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains Grecs ont été postérieurs de deux

(a) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 91.

DES DIEUX DU PAG. 11
cens ans à la guerre de Troye où se sont
trouvés les derniers héros. L'époque même
de cette guerre n'est établie que sur le
nombre des générations, & les Poètes ont
pu augmenter ce nombre ou le diminuer à
leur gré; personne n'étoit en état de les
démentir: leurs contradictions & les em-
barras des Chronologistes nous en convain-
quent. Point d'écritures, point de monu-
mens dans ces temps-là qui ayent pu con-
server la multitude de généalogies dont
Homère est l'auteur ou le compilateur.
Quelle certitude ont pu avoir les historiens
plus récents de la réalité des personnages
que le Poète a créés ou arrangés comme il
lui a plû? Ils ont recueilli, comme lui, les
traditions des différens peuples, & ces tra-
ditions se contredisent.

Strabon nous apprend que les trois vil-
les du Péloponnèse, nommées *Pylos*, pré-
tendoient toutes trois être la patrie de
Nestor & le siège de son règne: si les tra-
ditions postérieures à Homère étoient en-
core si incertaines, que doit-on penser de
celles des siècles précédens (a)?

Lorsque les Grecs commencerent à jet-
ter les yeux sur le chaos de leur Mytholo-
gie, cet édifice bizarre étoit construit de-
puis long-temps. Les fêtes, les mystères;

(a) Strab. Geogr. l. 8, dans la description de l'Elide.

les cérémonies, les traditions étoient établies depuis plusieurs siècles, & la Religion avoit tout consacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire? c'est comme si à la naissance des lettres dans les Gaules sous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers Colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le secours des poësies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La superstition grossiere des Grecs avoit couvert d'une nuit épaisse tous les siècles précédens; par-tout on voyoit des monumens, mais récents & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des temps, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms: au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom; autant de noms anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumieres en Egypte, en rapportèrent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature? on leur montra même

des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est fable, fiction pure dans l'histoire de la Grèce, sinon pour les personnages, du moins pour les événements. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumières, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philosophes auroient pû le faire, quand ils auroient découvert que la plupart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas osé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros encore plus étroitement qu'à leurs Dieux ; ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuse & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célèbres. Pas une seule ville qui ne crût avoir chez elle le berceau ou le tombeau de son fondateur, quelques-unes étoient persuadées que leur destinée en dépendoit : plusieurs avoient établi sur ces fausses traditions des privilèges & des honneurs dont elles

étoient jalouses à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur lustre & leur prééminence; la plûpart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des assemblées solennelles du Paganisme tenoient aux mêmes opinions; les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéressés à les maintenir: telle est la règle qui avoit dirigé les Poëtes dans la composition des fables. Le P. Brumoy observe que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques; & ils furent toujours servis à souhait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains; il en est de même de plusieurs autres tragédies. Les Philosophes auroient-ils pu en sûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoit sacrées? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur sentiment est d'un grand poids; quand ils se taisent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur silence ne prouve rien.

Est-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman? je demande à mon tour, est-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables? le sçavant Bouchart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie; mais, comme les

Romains avoient le foible de vouloir descendre des Troyens, que leurs Historiens avoient adopté ce préjugé, Virgile a sagement fait de ne point le contredire; il s'est concilié tous les suffrages en suivant dans l'Enéide une tradition autorisée à Rome. Homère sans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Grèce qu'il avoit parcourue les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on disoit des Dieux & des héros; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été possible, il les a embellis par des circonstances & par des personnages de son invention; la vraisemblance poétique y a mis le sceau de l'authenticité. Mais il n'est pas moins vrai que toutes ces traditions étoient aussi fabuleuses que celles des Romains & que celles de nos premiers historiens.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'histoire d'Athènes dans *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-sçavant, très-judicieux, très-estimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains postérieurs de plusieurs siècles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort

tard à écrire l'Histoire; ceux qui ont écrit les premiers ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions sont évidemment fabuleuses. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une allusion évidente à la physique ou à la géographie, & il n'en est pas de même de ceux dont l'existence est constatée par les monumens. Aussi souvent l'on est obligé de doubler les premiers pour leur ajuster les événemens; voilà pourquoi l'on suppose parmi les Rois d'Athènes deux Cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il se trouve toujours entre ces Rois douteux & les Rois certains, un vuide qu'il est impossible de remplir, & l'Histoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met sur le compte des premiers; ainsi les Rois d'Athènes, bien postérieurs à Cécrops, font les mêmes établissemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops est le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachronismes monstrueux: le conseil des amphictions se trouve chargé de veiller à la conservation du temple de Delphes, avant que la ville & le temple fussent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient

étoient encore très-modernes, & qui pour soutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivières en Rois qui les ont gouvernés ?

Voilà une partie des raisons que l'on pourroit alléguer si l'on vouloit absolument nier l'existence des héros de la Grèce. Les Mythologues historiens étoient intéressés à supprimer ces raisons ou à les affoiblir; on les rapporte sans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le système des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'existence des héros; en la supposant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Grèce étoit barbare & à peu près dans le même état où sont aujourd'hui les Sauvages Américains, la ressemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matière d'un ouvrage estimable. (a). Il est impossible que dans ces siècles de ténèbres, on ait pu conserver par des titres & des monumens le souvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'histoire en a été forgée long-temps après leur mort sur la topographie des lieux qu'ils ont habités, ou qu'ils ont parcourus; il est temps d'en donner des exemples.

(a) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafitau.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique selon les uns, Egyptien selon les autres; & qui étoit tout-à-la-fois homme & serpent. Il avoit épousé Agraule, fille d'Actæus; il en eut un fils appelé Eryfichon, & trois filles, Aglaure, Herfé & Pandrose. Il eut pour successeurs Cranaüs, sous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de sa fille Atthis; ensuite Amphiction, qui fut suivi par Eriçthon. Il y eut contestation entre Neptune & Minerve, pour sçavoir lequel des deux produiroit le plus excellent ouvrage & donneroit son nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de son trident, & en fit sortir un cheval; selon Apollodore, il fit paroître une source d'eau dans le milieu de la citadelle: Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore plusieurs siècles après dans le temple de Pandrose, & remporta ainsi la victoire. Conséquemment elle donna son nom *Athéné*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les sciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou plusieurs Cécrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela est égal. On soutient que son histoire est une pure fable forgée après coup, en confondant la phyfi-

que, la topographie d'Athènes, & quelques faits peu intéressans, & en prenant les noms dans un faux sens. On prie le lecteur de se prêter pour un moment à cette ennuyeuse discussion.

Cécrops est la hauteur, ou la *croupe* de montagne sur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça ensuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cause de sa situation. C'est le même nom que *Κροπί* ou *Κροφι*, montagne d'Égypte dans Hérodote. *Κρέπειτα*, selon Hésychius, signifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la ressemblance entre *Cécrops* & *Scrupus* des Latins, qui désigne une pierre ou un terrain raboteux. On a cru que *Cécrops* étoit Égyptien, en prenant *Αἴγυπτος*, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Égypte. *Κέκροψ Ἀγυπτιός*, en vieux grec signifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies Égyptiennes *Inachus*, *Danaüs*, *Ægialée*, dont l'histoire a été bâtie sur le même fondement que celle de *Cécrops*.

Celui-ci épousa *Agraule*, fille d'*Actæus*. *Ἀγραιλον* est composé de *ἄγρος*, champ, campagne, & *ἄλων*, vallée; *Actæus* vient de *ἄκτη*, rivage. *Agraule*, fille d'*Actæus* & femme de *Cécrops*, est donc une cam-

pagne ou terre basse, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur sur laquelle on commença de bâtir Athènes. Comme cette montagne étoit escarpée d'un côté par le bas, en prenant *Τράχων* lieu escarpé pour *Δράκων* un serpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un serpent. On racontoit encore la même chose d'Erichon, successeur de Cécrops, parce qu'*ἐπιχθων*, à la lettre *terrein élevé*, désignoit le même lieu de Cécrops; voilà comme il étoit devenu son semblable & son successeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Eryfichton, c'est-à-dire, tiré de la terre ou fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Herfé, la rosée. 4°. Pandrose, la pluie. On peut trouver la signification de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il est aisé de voir par cette postérité, quels personnages c'étoit que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le secours d'un bon air, de la rosée & de la pluie, il y croissoit du grain.

La fable de Neptune qui fait sortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, est bâtie sur l'équivoque du mot *ἵππος*, qui peut signi-

fier une fontaine & une monture: Comme Neptune est le Dieu des eaux, il est aussi le pere des fontaines & des rivieres; selon le style ordinaire des Poëtes, celles-ci sont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques sur Hésiode: en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit consacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choisie pour Divinité tutélaire.

L'histoire des successeurs de Cécrops n'est pas moins authentique ni moins grave que la sienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'est-à-dire, habitans d'une hauteur; on en a vu la raison: mais les Grecs postérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranaüs. Ἀκτικὴ, l'Attique, fait évidemment allusion au substantif Ἀκτὴ, rivage, comme Strabon l'a observée, parce qu'elle est environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphé Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, est composé de Ἀμφί, *Circum*, & de κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient κτίτης, *Habitator*; il désigne les Colons de

l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conseil des Amphictions, si fameux dans l'histoire de la Grèce; c'étoit dans son origine l'assemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes; mais les historiens qui veulent que tout soit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conseil aussi respectable dès sa naissance, qu'étoit le sénat Romain après la seconde guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on; tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occasion d'un usage assez singulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faisoient le procès à la hache qui avoit servi à tuer un homme; & comme *Αἰμας*, Mars, signifie aussi le fer & tout instrument tranchant, la hache ainsi poursuivie criminellement, est Mars jugé pour un homicide (a).

Il n'est pas une seule des villes sur laquelle on n'ait forgé des histoires semblables à celle d'Athènes, la lecture de Pausanias suffit pour en convaincre tout homme non prévenu; cet historien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des

(a) Pausan. l. 1, c. 28.

Grecs sur cet article. C'est la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la suite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en souffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontotent sur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphise, Asterion & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui disputoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger, il mit tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la saison où les pluies sont abondantes. En effet, durant la sécheresse de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (a). C'est ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le furnom de *Dipsium*, la ville qui a soif; c'est ce qui avoit rendu si célèbre chez les Argiens le culte de Ju-

(a) Pausan. L. 2, c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pausanias, mais il convient que dans les temps de sécheresse les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

pitier & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples surpris de ce que leurs rivières manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voisins, forgerent cette fable pour en rendre raison. On voit par-là combien la généalogie des descendants d'Inachus, si sçavamment débrouillée par les Mythologues historiens, mérite de considération.

Une description de l'ancienne Grèce, encore plus exacte que celle de Pausanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit possible d'en faire une, seroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une carte même de la Grèce moderne, où les moindres objets seroient marqués, pourroit y contribuer. Mais si l'histoire même des héros n'est souvent qu'un tableau grossier de la nature, que doit-on penser de celle des Dieux ?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le sens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou de Chefs de colonie qui n'ont existé probablement que dans le cerveau des Poètes. Si on les a nommés *Iones*, c'est à cause d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui régna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'*Achæus*.

Chæus, frere du précédent : *Dores*, de *Dorus*, fils de Neptune & d'*Alope* : *Hellenes*, de *Hellen*, fils de *Deucalion* : *Pelasgi*, de *Pelasgus*, fils d'*Arcas* : *Myrmidones*, dans Homère, de *Μύρμις*, fourmi, parce que Jupiter, pour peupler la Grèce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèse a tiré son nom de *Pélops*, fils de *Tantale*. C'est dommage sans doute que tous ces héros dont on a raconté de si merveilleuses aventures, ressemblent si fort à des personnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de société, si nous en croyons *Thucydide*, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les Ecrivains sacrés, la Grèce & les pays voisins sont nommés les Isles, les pays maritimes, non-seulement à cause du grand nombre des Isles de l'Archipel, mais encore parce que la Grèce est bordée de mers presque de toutes parts; les noms précédens ne signifient pas autre chose.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, est appelé *Javan*, & ce nom désigne en hébreu, de la boue, du limon, par conséquent un pays aquatique : *Pausanias*, l. 6, c. 21, parle d'une riviere *Jaon*, dans l'Elide. En prononçant l'*ων*, comme les Grecs qui n'ont point d'*J*,

ni d'V conſonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la ſignification, puisqu'ἵων est le nom de pluſieurs lacs ou rivières, non-ſeulement de la Grèce, mais encore des autres pays du monde. Pausanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, est, dit-on, fils de Xuthus & de Creuſe; Ἐχθός, dans Héſychius, ſignifie humide; on conçoit ce que c'est que ſon épouſe; Creuſe est une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, est formé de *ach* qui est le nom générique d'eau dans toutes les langues. *Ἀχαιή*, fontaine de Meſſenie dans Pausanias, *Ἀχαιός*, rivière de Scythie; *Achelbuis*, *Achates*, *Acheron*, *Acherusia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même ſource.

Dores est le même que *Doris*, l'un des noms de la mer dans Héſiode: voilà pourquoi on a ſuppoſé *Dorus*, fils de Neptune & d'*Alope*, celle-ci est une fontaine d'Eleuſine, ſelon Héſychius; *Hellopiæ* dans Plinè, ſont des eaux chaudes de l'Isle d'Eubée.

Hellen, *Hellennes*, désignent encore les eaux & la mer. Ἑλένη, est un vaſe ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appelée les bains d'Héſène.

où jamais Hélène n'avoit mis les pieds (a). *Elané* est l'ancien nom d'un lac du Gévaudan; *Alen*, rivière d'Angleterre; *Alaine*, rivière du comté de Bourgogne; Pausanias cite une rivière *Alens*, en Ionie. On suppose Hellen, fils de Deucalion: Deucalion & Pyrrha sont deux petites isles ou deux rochers du golphe de Magnésie (b); il est probable que dans un naufrage quelques personnes se sauverent sur ces deux éminences; de-là on a fait deux fables: la première, que Deucalion & son épouse avoient repeuplé le monde après un déluge; la seconde, qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Δεῦκαλιον, signifie Pierre mouillée, & πυρραία, élévation ou éminence. Voyez Héfychius.

Pelasgi, vient évidemment de Πέλαγος, la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèse, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélasges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèse, ensuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, signifie peuple nombreux: Μυρμιδῶν, qui exprime en grec une fourmilierie, désigne aussi une

(a) Pausan. l. 2, c. 2.

(b) Strabon, l. 9, pag. 419.

grande quantité : nous parlons de même dans notre langue : Voilà comme les Grecs sont nés des fourmis,

Le Péloponnèse étoit nommé par les anciens, *Apia & Pelasgia* ; Ἀπία γῆ, selon Hétychius, signifie pays reculé, parce que le Péloponnèse est comme séparé de la Grèce par l'Isthme de Corinthe : *Pelasgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dé-rivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale est un marais de Phrygie selon Pausanias. De-là est venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'est-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (a). Toutes ces généalogies se soutiennent & nous présentent toujours les mêmes objets.

La Grèce & ses différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur situation & non pas des premiers Colons qui les ont habitées ; ce seroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demeuroient, » Les noms de lieux, » dit un judicieux Ecrivain, sont eux-mêmes, comme il est aisé de le remarquer

(a) Pausanias, l. 8, c. 7 ; & l. 2, c. 22.

En tous les pays & en toutes les langues ;
 dérivés de leur position physique, des pro-
 ductions du terroir, de quelque qualité na-
 turelle ou accidentelle à l'endroit α (a).
 Nous aurons souvent occasion de remar-
 quer la justesse de cette observation, &
 peut-être de la confirmer (b).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la
 peine que se font donnée les Sçavans les
 plus habiles, pour fixer l'époque de la nais-
 sance, du règne, des exploits de tous ces
 héros fabuleux ? A supposer qu'ils aient
 véritablement existé, c'est beaucoup que
 les Grecs postérieurs aient pu en conser-
 ver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objec-
 tion. Accordons-le pour un moment,
 dira-t-on ; la tradition des villes grecques,
 les fables des Poètes, le culte fondé sur ces
 fables, ne prouvent point l'existence des
 héros ; mais de notre aveu, ces fables allé-
 goriques ne la détruisent pas non plus. Ils
 peuvent avoir vécu, quoique dans la suite
 on ait composé leur histoire sur la topogra-
 phie de la Grèce. Donc de même quand
 on réussiroit à tourner toutes les fables des
 Dieux en allégories, cela ne démontreroit

(a) Traité de la formation méchan. des langues, tom. 2
 pag. 299.

(b) Strabon a pensé de même, l. 9, pag. 391.

point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en font l'objet ; elles suffisent seulement pour nous en faire douter ; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir défié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs divins à des hommes ; on a montré la connexion de ces deux erreurs ; mais il est inconcevable que le Polythéisme ait commencé par la dernière. 3°. Les circonstances des fables nous obligent de faire la même distinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule, aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel ; mais si les Dieux sont des hommes, comment s'est-on avisé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers ? Il n'est pas nécessaire de répéter les

DES DIEUX DU PAG. 31
autres raisons que l'on a données pour
prouver que les Dieux n'ont jamais été des
hommes. 4°. Quand, à toutes ces raisons,
l'on ajoute l'examen des fables, & que
l'on montre qu'elles sont évidemment une
peinture grossière de la nature; cette con-
séquence tirée d'un fait déjà prouvé & vé-
rifié dans le détail, devient une nouvelle
preuve pour tout lecteur non prévenu.

CHAPITRE XIV.

*Quatrième conséquence : les Fables grecques
ne sont point venues d'Egypte ni de Phé-
nicie.*

LES partisans du sens historique des fa-
bles soutiennent qu'il est survenu un chan-
gement dans la Religion des Grecs, lors-
qu'ils commencèrent à se réunir en corps
de société; nous le supposons de même :
nous montrerons qu'Hésiode l'enseigne en
termes assez clairs; & cette révolution par
laquelle a commencé le culte de Jupiter &
des autres Dieux, est, selon nous, la troisié-
me époque de la Religion grecque. Reste
à examiner quelle part les étrangers ont
pu y avoir. La nouvelle forme que l'on
donna au culte public, les fables que l'on

§ 1.

y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Égypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend sur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont pensé? Jamais question ne fournit une plus ample matière de doutes & de disputes.

§. 2. Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui est la fondation des premières villes & des plus anciens états de la Grèce, est une circonstance favorable au sentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naissance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce sont, à ce que l'on dit, trois Égyptiens: Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'est l'opinion commune. Par conséquent le commencement de l'idolâtrie grecque se rencontre juste avec l'arrivée de ces étrangers.

§. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus est un des Chananéens chassés de la Palestine par Josué; or au temps des guerres de Josué, il y avoit déjà

plus de 500 ans que les premières villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de son Histoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens sont venus pour la première fois dans la Grèce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hostilités, puisqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que jusqu'à la guerre de Troye, les Grecs n'avoient eu aucune relation avec les Asiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels: est-il probable que dans ces temps-là même une colonie de Phéniciens soit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie?

Sicyone, dit-on, doit son origine à *Ægialée*; ce nom signifie hauteur près de la mer, c'est la situation de Sicyone, & il désignoit autrefois toute la contrée nommée dans la suite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus est la rivière qui baignoit les murs d'Argos. Thèbes fut édiflée par Cadmus, & la montagne sur laquelle la citadelle de Thèbes étoit assise, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (a). Cé-

(a) Voyez les remarques sur le *Æ. 490.* de la Théogonie.

crops signifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athènes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien suspects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pausanias nous a conservée, elles devoient leur naissance à des hommes du pays même, à des Pélasges, non à des étrangers; & cette tradition est beaucoup plus probable que la précédente. Qu'est-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens feroient venus faire dans un pays encore désert, chez des peuples sauvages qui n'avoient ni villes, ni sociétés, ni commerce?

Le sçavant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par plusieurs témoignages (a) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils manquoient de matériaux pour construire des vaisseaux; que contents des productions de leur pays qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point sortir de leur pays. Ils persisterent dans cet usage jusqu'au règne de Sésostris, c'est-à-dire, plus de 400 ans après la fon-

(a) Voyez les remarques sur le ψ. 490. de la Théogonie, tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233; tome 4, l. 4, ch. 1.

datation des premières villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pu croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens ?

La situation seule de ces villes dépose contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arrosées par le Nil, auroient choisi des plaines sur le bord des rivières; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout: les premières villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées d'abord sur des montagnes & sur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorsque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

§. 54

Aussi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces transmigrations d'Egyptiens dans la Grèce dont ces peuples se vantoient; » nous ne les voyons soutenues, dit-il, d'aucune » preuve assez sensible, ni attestées par » aucun monument assez certain « (a).

Supposons néanmoins l'opinion commune mieux établie. Est-ce assez pour prouver que ces colons étrangers sont les auteurs de la Religion grecque? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces

§. 54

(a) Diod. tome 1, pag. 60.

colonies dans la Grèce, les Egyptiens & les Phéniciens étoient déjà idolâtres; & cela n'est pas aisé. Plusieurs chronologistes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. A la date même de ce voyage, l'Ecriture ne nous montre encore aucun vestige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens; elle nous insinue au contraire, que les uns & les autres connoissoient & adoroient le vrai Dieu:

A la vérité, la plûpart des chronologistes modernes rapprochent de plusieurs siècles la fondation des villes grecques, & supposent Cécrops contemporain de Moyse. Nous n'en sommes pas plus avancés. Selon Pausanias (*a*), Cécrops est le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu suprême; mais Jupiter n'étoit point le Dieu suprême des Egyptiens, c'étoit Osiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion grecque n'est donc point celle des Egyptiens; & il s'en faut beaucoup que le systême que nous examinons, soit fondé sur des faits positifs.

- §. 7. Comme rien n'est si incertain ni si fabuleux que l'histoire des premiers temps de la Grèce, cherchons d'autres fondemens

(a) Diod. tome 3, l. 8, c. 2, page 210.

pour appuyer nos conjectures. Une question se présente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes? de personne, ils en sont les auteurs. Mais si les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont pu se former une fausse Religion sans aucun secours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Grèce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers, policés plutôt, ont été assez aveugles pour avoir des idées absurdes de la Divinité, ce n'est pas une merveille, que les seconds, placés dans les mêmes circonstances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a passé de la vérité à l'erreur par une progression facile, & en suivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'esprit des peuples grossiers. Il est donc à présumer que les Grecs ont suivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déjà écartés avant eux, & que l'on doit assigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les idées des sauvages de l'Amérique sont conformes à celles des Egyptiens; les ont-ils puisées en Egypte? si les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés selon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des

Pélasges, comme on espère de le montrer ; ceux-ci étant originaires de la Grèce, il n'y a pas lieu de croire que leurs successeurs soient des Dieux étrangers.

§. 8. Nous trouvons, il est vrai, en Egypte, en Phénicie, aussi-bien qu'en Grèce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des personnages qui leur ressemblent ; qu'en doit-on conclure ? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce sont des noms allégoriques, des emblèmes, pour désigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familières à tous les peuples.

§. 9. De ce qu'un culte paroît semblable, & cependant plus ancien dans l'Egypte ou dans la Phénicie que dans la Grèce, ce n'est pas une preuve suffisante pour juger qu'il a passé d'un peuple à l'autre ; c'est néanmoins le seul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont suivi. Pour en sentir le foible, il suffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait sur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moïse, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on sçait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Sçavans ont affecté d'en conclure que ce saint législateur n'avoit fait que copier les rites Egyptiens & appliquer au culte du vrai

Dieu, ce que l'on faisoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Histoire du ciel a réfuté solidement cette assertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en usage chez tous les peuples, avant même la naissance de l'idolâtrie, que c'étoit des restes de la Religion primitive sortis de la famille de Noé, des rites observés par nos premiers parens: que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention; que Moÿse au contraire les avoit rappelés à leur ancienne destination & à leur premier objet. Il est fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ses propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des usages semblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit sentir mieux qu'un autre le défaut de ce raisonnement. Les idées des Grecs, quoique fausses, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux sauvages; ce sont ou des erreurs populaires dont quelques-unes subsistent encore, ou des vérités triviales grossièrement exprimées & entendues: & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vûe cette première

vérité : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur, conservateur, & souverain maître de l'univers.

§. 10. La prétendue conformité des personnages n'est souvent qu'apparente, & quand elle seroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoissons la croyance & les usages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout est grec entre les mains de ceux-ci. Lorsqu'ils nous parlent des Divinités étrangères, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte sous la figure d'un enfant ; Hérodote se persuade que c'est Apollon, parce que les Grecs représentoient celui-ci comme un jeune homme. Isis avoit un grand nombre de mammelles ; c'est donc la même que Cérès, dont le nom signifie nourrice ou nourriture. Osiris avoit quelques symboles semblables à ceux de Bacchus, c'est donc le même personnage. Telle est la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité est-elle d'un grand poids pour nous instruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ?

§. 11. Il paroît qu'Osiris est le soleil ; *Σελήτιος* chez les Grecs, désigne ce même astre & la canicule. Isis est la terre ; c'est l'hébreu *Iffis*, le bas, le fondement. Servius, sur le

le 8^e livre de l'Enéide, nous apprend qu'il signifioit la même chose en Egyptien. Orus, leur fils, est la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut signifier ou le labourage ou les fruits de la terre; & il a du rapport avec $\Omega\pi\alpha$ en grec, la fleur de jeunesse & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre & des succès du labourage; ce n'est pas un grand mystère. De même, selon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, est fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'est pas surprenant qu'avec quelque variété dans les symboles, ils se soient rencontrés dans une chose aussi simple & aussi triviale.

Les Egyptiens représentoient souvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de serpent, symbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient sur des serpens d'or. C'étoit, disoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichon: donc ils avoient tiré cet usage de l'Egypte. Tâchons de démêler le sens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été besoin de l'aller

chercher hors de la Grèce. Minerve ou l'industrie, pour faire vivre Erichon, c'est-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichon signifie tiré de la terre ou fruit de la terre,) inventa l'instrument pour le vanner & le séparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichon, à Aglaure, le vent; à Herfé, la rosée, & à Pandrose, la pluie. Cela se conçoit: c'est une histoire des semailles grossièrement entendues, d'où les Athéniens prirent occasion d'imaginer que, pour assurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (a) avec des figures de serpent. Ce n'est pas seulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui signifie la vie, désigne aussi un serpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le symbole de la santé, c'est encore parce qu'il est le plus vivace de tous les animaux; tellement qu'étant

(a) Il ne faut pas se persuader que les anciens missent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres: ils les plaçoient dans des espèces de corbeilles ou de paniers creux; d'où est venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en servoient aussi pour coucher leurs enfans. Cet usage fort simple dans son origine, fut regardé comme mystérieux, lorsque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vu de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne desséché: peut-être est-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

coupé en plusieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-temps. De-là le serpent d'Epidaure, l'histoire de son transport à Rome, &c. cette fable a donc pû naître en Grèce sans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en est de même de toutes les autres.

Pour raisonner conséquemment & par analogie; de même que les fables Egyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les usages de la société, de même la mythologie grecque est née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été nécessaire que ces deux peuples empruntassent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens se figurent dans les siècles postérieurs, que leurs Dieux, Osiris, Orus, &c. qui n'étoient que des personnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même aussi les Grecs après eux imaginerent que Coelus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblèmes, avoient été des Princes qui avoient régné dans la Thessalie. Même prévention, même erreur, même vanité par-tout.

Une nouvelle preuve que les Divinités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne

font point les mêmes; c'est que les noms sont fort différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ses propres Dieux, elle les eut fait connoître sans doute sous le même nom sous lequel elle les adoroit, ou sous des noms équivalens. Lorsque les Grecs dans les siècles postérieurs ont adopté quelqu'une des Divinités de l'Egypte, ils en ont scrupuleusement conservé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient érigés à Isis, à Sérapis, ces Dieux étoient représentés & honorés comme en Egypte; nous le voyons dans Pausanias. Il est donc à présumer que si les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on suppose tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & signifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Astarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Ascherah*, *lucus*, bois sacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'est la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, est dérivé selon le Clerc, d'*Aphradatah*, *separata à viro*, selon l'histoire du ciel, d'*Am-Pheroudoth*, *mater*

fructuum. Le latin *Vénus*, est une corruption de *Succoth-vénoth, tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un seul qui exprime le caractère que l'on donnoit à *Vénus*. Par quel hasard ont-ils désigné le même personnage?

Apollon étoit *Orus* chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec *φῶβός* est le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le soleil en fondant les neiges des montagnes d'*Ethiopie*, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon; os in eo mirum*. Selon d'autres, *Apollon* vient de *Ἀπολλύμι*, il signifie *disperdens* ou *destruens*. Il semble que tous ces noms aient été donnés en rêvant.

Isis, la terre, en Egypte est, dit-on encore, la même que *Cérès* ou *Δημήτηρ*. Celle-ci, selon le Clerc, est *Dio*, Reine de *Sicile*, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'histoire du ciel, *Δημήτηρ* est formé de *Dè Matar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets, confractio*, il signifie le bouleversement du monde par le déluge; ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les personnages, est moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obscu-

re: ce n'est pas sans raison que M. de la Barre l'a désapprouvée. Pour que l'on puisse juger qu'une Divinité est la même chez différens peuples, il faut que tous les noms expriment la même chose. Dès qu'on ne se tient pas à cette règle, on ne fait plus que deviner au hasard.

§. 15. La ressemblance même des noms n'est pas toujours une preuve concluante, lorsque le sens n'est pas le même, & souvent elle a donné lieu à de grossières erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Isis*, qui signifie le bas, la terre, désigne aussi la profondeur & les eaux: *Isis* est une rivière de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conséquemment ce terme désignoit un vaisseau chez les anciens Germains. Il y a lieu de présumer qu'il signifioit la même chose chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance: *Isidis navigium Ægyptus colit* (a). Comme les Germains rendoient une espèce de culte à ce symbole de la navigation sous le nom d'*Isis*, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'*Isis* Egyptienne, & l'on a disserté sçavamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Égypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminful*,

(a) Divin. Instit. l. 1, c. 2.

le Dieu ou le symbole qu'ils adoroient; en rapprochant ce terme du terme grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en est de même de la ressemblance des personnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perse, des pays du Nord, de l'Amérique, est la même que l'ancienne idolâtrie Egyptienne; M. l'Abbé Banier en est convenu (a), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Egypte? Selon les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, est la même qu'Isis chez les Egyptiens; la source de l'erreur est palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos; c'est le même nom que *Ivos*, marais de Laconie, dans Pausanias (b), Inn, riviere d'Allemagne, Isne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Ismene, parce qu'elle se déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan est appelé le pere des fleuves qui y conduisent leurs eaux. Comme elle avoit deux sources ou deux branches appellées en grec *Κέρατα*, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil

(a) Divin. Instit. tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.

(b) L. 3, c. 23.

& de l'Acheloüs changés en taureaux. Or, l'Isis Egyptienne étoit souvent représentée avec une tête de vache; c'est donc la même chose qu'Io; le reste du parallèle est de même goût. Il se pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été aussi appelée Isis, puisque c'est un nom de riviere; la méprise dans ce cas étoit encore plus aisée.

§. 17. Le peu que nous sçavons des traditions & des rites de l'Egypte, est très-différent de ceux de la Grèce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéroglyphes ou figures symboliques, étoient des usages universels chez les Egyptiens, & faisoient une partie essentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun vestige chez les Grecs. Il eut été à propos que les partisans d'Hérodote nous donnassent quelque raison de cette différence.

§. 18. Embrasserons-nous le sentiment de Diodore de Sicile, qui accuse Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables en parlant des Egyptiens, pour attirer ainsi l'attention de ses lecteurs (a)? non assurément. Il est plus convenable de croire que cet historien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Grèce: il en de-

(a) Diod. tome 1, pag. 149.

manda la raison aux Prêtres, & ceux-ci ne manquèrent pas d'affurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naissance chez eux & y avoient été connues de tout temps; ils appuyèrent cette assertion sur des généalogies & des dates qu'ils forgeroient à plaisir, Hérodote les crut sur leur parole.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est §. 196
qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont suivi, en assurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de l'Égypte, se sont retranché à eux-mêmes la seule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, disent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette supposition, que nous reste-t-il pour vérifier ce prétendu transport des Dieux Egyptiens dans la Grèce? si l'on disoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Égypte: la conséquence seroit du moins vraisemblable. Mais pour nous prouver l'identité des personnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun. Comment n'a-t-on pas vû qu'en admettant cette altération faite à

desslein, l'on retombe dans le ridicule que l'on reproche aux anciens Allégoristes? on suppose que les fables grecques sont un ouvrage de réflexion, composé avec discernement; au lieu que c'est une suite d'erreurs enfantées par l'ignorance & par la bizarrerie du langage. Dans le temps que les Grecs eurent besoin d'être instruits par des étrangers, ils n'en sçavoient pas assez pour composer par étude, ou pour défigurer exprès un système de Religion.

§. 20.

Ceux qui ont soutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur système? Nous n'avons d'autre monument pour nous instruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusébe, & ce fragment n'est pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vû l'original, pour juger si c'est l'auteur ou le traducteur qui a cherché à se rapprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres saints nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens est fort obscur; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, *de Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant,

C'est une foible raison pour croire qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu : l'envie de tout rapporter à cette source, semblent souvent avoir fasciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appelés *παλικοί*, *Palici*, c'est-à-dire, deux creux d'eau : *λίη*, signifie de l'eau dans les noms *Υλικά*, *Ελικών*, *Αλικος*, &c. qui sont des noms de lacs ou des rivières. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile ; c'est le même nom que *Deulle*, rivière des Pays-bas, & *Andéle*, rivière de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephtii* ; c'est le même sens. Comme l'eau en est minérale & sulphureuse, on crut que deux Génies en étoient les auteurs : on les nomma les *Freres Palices*, enfans d'Adranus, rivière voisine ; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures, & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une description merveilleuse dans son histoire (a). » De ces deux lacs, » dit-il, s'élevent des étincelles qui paroissent sortir d'une grande profondeur : on » diroit que ce sont des chaudrons posés » sur un grand feu, & que l'eau qui en » déborde est elle-même enflammée. On

(a) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

n'oseroit approcher de cet embrasement
 pour en découvrir la cause; & la terreur
 que cet objet imprime dans l'ame, y fait
 reconnoître quelque chose de surnaturel
 & de divin *a*. L'origine de leur Divinité
 est fort simple, comme on voit; mais les
 Mythologues ont mieux aimé aller cher-
 cher ces deux personnages imaginaires en
 Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu
Palichin, vénérables, leur donner pour
 pere Adramelech, l'un des Rois ou des
 Dieux des Chananéens (*a*). C'est de l'éru-
 dition dépensée à pure perte & par engage-
 ment de systême.

§. 22. Soutiendrons-nous donc opiniâtement
 que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs
 Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens?
 Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce
 parti extrême dans une question si obscure,
 & cela n'est point nécessaire pour mainte-
 nir la vérité de notre systême. Que tous
 les Dieux honorés avec Jupiter, soient
 éclos du cerveau des Grecs, ou que quel-
 ques-uns aient été apportés d'ailleurs, cela
 est fort indifférent pour décider de leur
 nature & du vrai sens de leurs fables: puis-
 que par-tout on les a forgés à peu près de
 même.

§. 23. Essayons néanmoins s'il n'y a pas un

(a) Mythol. de Banier, tome 1, pag. 619.

moyen de distinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Hésiode nous servira de guide. Il distingue des Dieux de deux espèces : les premiers, sont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le soleil, la lune, &c. ce sont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les passions de l'humanité personnifiées ; comme Vénus, Némésis, le Sommeil, la Discorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. aussi Hésiode les fait naître tous sous le règne de Coelus ou de Saturne.

Les seconds sont ceux que l'on supposoit auteurs des Sciences & des Arts ; ainsi Bacchus & Cérès n'ont présidé à l'agriculture ; Vulcain, à la mécanique ; Mercure, au commerce ; Mars, à la guerre ; Minerve, aux sciences ; les Muses, à la poésie ; Apollon & Esculape, à la médecine ; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Vesta & aux Dieux Larès, lorsqu'on a été réunis dans un foyer commun. Certains Dieux sont aussi devenus nouveaux par la nouvelle manière de les envisager. Ainsi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux ; Pluton, le Roi des enfers ; Neptu-

ne, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Grèce. Voilà pourquoi Hésiode place la naissance de tous ces Dieux nouveaux sous le règne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit presque oublier, on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux soient venus des pays étrangers. Les Grecs paroissent avoir reçu plusieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il est à présumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à supposer qu'elle fut déjà honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté est de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant que de l'être dans la Grèce. Dans cette incertitude, soutenir que les Grecs ont emprunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'est un système dénué non-seulement de preuves, mais encore de vraisemblance.

On peut cependant faire une objection. N'est-il pas probable que l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs adorateurs d'un seul Dieu, comme elle s'est introduite plus d'une fois chez les Hébreux ? c'est toujours par la communication avec leurs voisins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas est fort différent. Que les Israélites, réduits en servitude en Égypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient souvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple servoit à les séduire ; dont les fêtes pouvoient les attirer ; on le conçoit aisément. Mais que la Nation entière des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne se comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela est absolument sans exemple.



CHAPITRE XV.

Cinquième conséquence ; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

9. 1. QUAND il seroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne sont point les auteurs de la Religion grecque, il ne s'ensuit pas qu'il soit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, comme M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Sçavans qui ont suivi cette méthode, c'est parce qu'ils l'ont fait sur une supposition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & sans être assujettis à aucune règle certaine. Il seroit encore à souhaiter qu'ils n'y eussent pas eu recours sans nécessité, qu'ils n'eussent point affecté de puiser dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraisemblables. Les Poètes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Hésiode, les fables avoient déjà plus de mille ans. La plûpart des noms propres étoient des termes surannés, com-

me ils le font parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le sens ailleurs que dans le grec ; & où le trouver, sinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui sont émanées de la même source ? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des siècles suivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver plusieurs dans leur langage.

Si nous avons à faire l'histoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il nous fallut expliquer les noms propres des personnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunehilde, &c. seroit-ce dans la connoissance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de secours ? Il nous faudroit des Glossaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle est la nécessité où nous sommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros ; c'est du vieux grec : on ne le parloit plus au siècle de Platon & de Démosthène. Les Dictionnaires formés sur les écrits de ces derniers sont insuffisans, il faut y suppléer par des Glossaires

tels que celui d'Hésychius & par les langues des peuples voisins de la Grèce.

§. 36

On continuera donc à suivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réserve, & en tâchant d'éviter les défauts dans lesquels ils sont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il est évident que le grec seul n'est pas propre à nous en découvrir le sens. 2°. L'on s'en servira pour montrer la signification d'un mot grec, lorsqu'il est unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes auxquels on puisse le comparer, alors on est forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on emploiera le latin pour expliquer le grec, sur-tout lorsqu'on verra qu'un terme est évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui sont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, se trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Grèce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire sans hésiter, que ce nom a la

même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légère variété dans la prononciation. Quand on trouve l'ov, riviere ou lac de Theſſalie, l'ov, riviere d'Elide dans le Péloponnèſe, Yung, riviere de la Chine; Yonne, riviere de Bourgogne; Vionne, riviere du Vexin; Yane, riviere de Picardie; Vienne, riviere de Touraine; ces différentes inflexions de la même ſyllabe peuvent-elles empêcher d'aſſurer qu'elle a ſignifié de l'eau dans toutes les langues? Lorſque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous douter que ce terme n'ait ſignifié hauteur ou élévation (a)? 5°. Lorſque le grec ſeul fournira un nombre ſuffiſant de termes de comparaiſon pour vérifier le ſens d'un mot, l'on ſ'abſtiendra de citer

(a) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, ſeront ſûrement révoltés de la multitude des ſynonymes que l'on y ſuppoſe. Eſt il vraisemblable qu'il y ait eu 80 ou cent mots pour deſigner les eaux? voici ma réponſe. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon uſage de tous les noms connus de rivieres & de montagnes, je ſuis en état de montrer 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaison des lettres de l'alphabet, il n'en eſt aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de pluſieurs rivieres. 2°. Qu'il n'eſt aucun nom grec de riviere qui ne ſe retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne ſçai ſi ces deux faits paroîtront vraisemblables; quant à moi ils me ſont démontrés. Je laiſſe aux Sçavans le ſoin d'en tirer les conſéquences.

les autres langues ; ce seroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les consulter toutes, autant qu'il est possible, pour s'assurer de ses conjectures, mais il doit épargner cette rébutante discussion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes : que le nom d'une Divinité doit exprimer son caractère & ses fonctions : que lorsqu'elle est différemment nommée dans les diverses langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être synonymes ou équivalens ; autrement ce n'est plus le même personnage.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laisse pas de sentir combien l'explication de la mythologie doit paroître insipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'instruire qu'en s'amusant. Rapprocher, comparer, décomposer des mots, disserter sur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laisse cette occupation aux Glossateurs, personne ne leur envie la satisfaction qu'ils peuvent y trouver ; en vain l'on présente au public le résultat de tant de veilles, si l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de li-

berté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'estime qui est due à leurs sçavans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour sur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pousser les découvertes plus loin. S'ils se sont trompés en plusieurs choses, c'est qu'il n'est pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui semblera trop affirmatif, sur-tout dans une matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres, personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux même qui

n'approuvent point son systême , lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un faible supplément ; ou , si l'on veut , que comme une légère correction à faire à celui de ce sçavant Académicien.

§. 6. Malgré la vraisemblance que l'on a cru appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés ; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de la Mythologie. Avec ce secours, il est à présumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la suite des explications encore plus satisfaisantes & plus probables que celles qui sont proposées dans ce recueil.

§. 7. Si l'on osoit présumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'est qu'il réunit en quelque façon tous les systêmes, & que l'on y suit en quelque chose toutes les différentes méthodes, dont on a fait usage jusqu'ici pour expliquer les fables : celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le sens des

noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables historiques, mais non pas dans le sens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on suppose que les fables font souvent allusion aux usages communs de la vie & sur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puisque l'on pense après lui que les Dieux sont des personnages feints, & que le Poëme d'Hésiode est l'Histoire de la Religion grecque : enfin celle des Allégoristes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une physique sublime & des mystères profonds, comme ils ont fait, mais une physique grossière & populaire & les vérités les plus simples.

Peut-être cette apparence même de conciliation est ce que l'on goûtera le moins ; on ne la trouvera pas suffisante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un sage milieu entre les deux opinions ; tout système exclusif est ordinairement défectueux, les Historiens & les Allégoristes ont également tort. Ce n'est qu'en se rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raison. Il est vraisemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'histoire & de l'allégorie ; pour en donner une explication satisfaisante, il faut faire un choix.

prudent des faits qui paroissent les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'est qu'en faisant usage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le sens de toutes les fables, contenter tous les esprits, réunir enfin tous les suffrages. Voilà, si je ne me trompe, la plus forte objection que l'on puisse m'opposer.

S'il se trouve jamais un Génie conciliateur assez habile pour allier ensemble deux choses aussi incompatibles que l'histoire & l'allégorie, ou autrement l'Histoire naturelle avec l'Histoire civile, je rendrai volontiers hommage à ses talents. Pour moi je renonce à la gloire d'un si beau projet; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès; ce n'est pas sans raison que je le crois impossible.

1°. Les fables sont une espèce de système suivi, les Dieux descendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Hésiode, ne paroît point être de son invention, elle s'accorde à peu-près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que sur quelques circonstances. Si dans la liste des Dieux vous placez un homme, la chaîne est rompue, comment expliquera-t-on sa naissance & sa postérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait isolé
&

& dégagé de toutes les circonstances est vraisemblable sans doute : examinez seulement le temps où il faut placer son règne , la vraisemblance disparoît. Dans des siècles de dispersion , où l'on peut à peine supposer quatre familles rassemblées , il n'y avoit pas des Rois. Rapprochez les lieux où il a vécu , l'embarras augmente ; cinq ou six peuples différens révendiquent sa naissance : les Egyptiens , les Phéniciens , les Crétois , les Atlantes montrent chez eux son berceau ; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence ? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre , & passer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue ? Que sera-ce , lorsqu'il faudra concilier sa généalogie , ses exploits , ses alliances , sa postérité , ses crimes ? Contradictions , rêveries , ridiculités de toutes parts : où restera la vraisemblance ?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés sur les mêmes traditions , sur les mêmes monumens , sur les mêmes témoignages , quelle est la règle qu'il faudra consulter ? pas un seul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables sont nées plusieurs siècles avant que d'avoir été écrites , ou plutôt elles se sont augmentées de siècle en siècle :

entre les divers auteurs qui les ont racontées; aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choses qu'il rapporte, puisqu'elles ont dû se passer chez des peuples encore sauvages qui ne sçavoient rien transmettre à la postérité.

3°. Pourquoi employer sans raison plusieurs méthodes, lorsqu'une seule peut suffire? dès qu'une fois le penchant des peuples sauvages à diviniser toutes les parties de la nature est prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir? Supposer dans une même fable, selon le besoin, des circonstances qui sont historiques & d'autres qui ne le sont pas, c'est retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les systèmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'essayer si notre méthode ne peut pas rendre raison de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raisonnement simple auquel il ne paroît pas possible de répondre. La Mythologie des idolâtres modernes ne renferme rien d'historique, donc il en est de même de celle des Grecs & des Romains. Il seroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

 CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres systèmes, & réponse à quelques objections.

UN sçavant moderne qui a développé 5. 21
 brièvement, mais avec beaucoup d'élo-
 quence, l'Origine, les Progrès & la déca-
 dence de l'Idolâtrie (a), prétend qu'elle a
 commencé avant le déluge, qu'elle est née
 de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture
 symbolique, qui a été en usage non-seule-
 ment chez les Egyptiens, mais dès le pre-
 mier âge du monde & chez les descendans
 d'Adam. Selon lui, la coutume de peindre
 le soleil & la lune, pour former une espèce
 de calendrier, d'adorer Dieu au lever du
 soleil & de s'assembler aux nouvelles lunes,
 fit d'abord déifier ces deux astres. L'inven-
 tion du Zodiaque, dont les Egyptiens ne
 font point les auteurs & qui est plus ancien
 qu'eux, introduisit ensuite le culte des ani-
 maux. Les premiers qui firent réflexion
 au mal physique & moral qu'ils apper-
 cevoient dans l'univers, ne purent conce-
 voir qu'un Dieu infiniment bon en fût
 l'auteur; ils imaginèrent deux principes,

(a) Imprimé à Paris en 1757.

l'un bon, l'autre mauvais : bientôt on crut que deux ne suffisoient pas, qu'il en falloit plusieurs; cette idée peupla l'univers d'Intelligences du second ordre auxquelles on rendit un culte. Le respect pour les morts, le souvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de passer jusqu'à l'adoration; ainsi Jupiter, Pluton, Neptune, furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux astres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs statues placées en public & chargées d'affiches ou de symboles, furent la source de nouvelles erreurs. La premiere colonie qui peupla l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture symbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour désigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le sol de l'Egypte fort différent des autres climats; les signes anciens ne servirent donc plus que pour le culte Religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réservée aux seuls Prêtres, & on la perdit entièrement lorsque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. De-là sont nées les fables, les métamorphoses, l'adoration des ani-

DES DIEUX DU PAG.

maux en Egypte & les autres folies du Paganisme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens, approprièrent les représentations symboliques de ceux-ci aux Dieux, que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Grèce, & créèrent une foule d'autres personnages sur le même modèle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-seulement ses propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit soumises à son empire.

Ce système, comme l'on voit, est à peu près le même que celui de l'histoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il est sujet à la plûpart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuse que solide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci-devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire. On se contentera d'observer que l'adoration des astres, des animaux, & des autres parties de la nature, se trouve chez plusieurs Nations qui n'ont jamais fait usa-

ge du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Écriture symbolique & qui ne paroissent pas en avoir jamais eu aucune connoissance: nous l'avons montré en détail dans le chapitre sixième. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes institutions.

§. 5. C'est ce qu'a montré avec toute la sagacité possible, le sçavant Magistrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (a): il a fait voir qu'aucun des systêmes proposés jusqu'ici sur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raison du culte extravagant que tous les peuples de l'univers, sans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les astres ni avec les héros déifiés; que ce culte étoit direct, absolu, & non point symbolique ni relatif; & il seroit difficile de rien opposer de solide aux raisons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumières supérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans son ouvrage plusieurs suppositions qui paroissent non-seulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui semblent se contredire.

§. 4. D'abord il donne la préférence à la mé-

(a) En 1740.

thode d'expliquer les fables par l'ancienne histoire ; il en prouve la justesse par le nom même de *Mythologie*, qui signifie, selon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il insinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes divinifiés après leur trépas. Voyons si cette hypothèse peut s'accorder avec ce qu'il nous enseigne ailleurs.

1°. Il convient que cette méthode ne § 51
peut rendre raison de toutes les espèces d'idolâtrie, du culte rendu aux astres, aux animaux, aux êtres mêmes inanimés ; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le *fabéisme* & le *fétichisme* (a). Voilà déjà un grand défaut. Si donc on peut trouver un système qui rende raison de toutes ces pratiques, il mérite sans doute d'être préféré. Or tel est celui que l'on a tâché de prouver jusqu'ici.

2°. Il soutient que l'adoration des astres § 62
& des êtres naturels est plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (b) ; que c'a été la première Religion des Grecs aussi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (c) ; que le *fétichisme* & le *fabéisme*

(a) Page 10.

(b) Page 12 & 61.

(c) Page 150.

étoient dans les premiers temps les deux seules Religions reçues en Egypte; que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a presque pas été sujette (a) que, selon le fragment de Sanchoniaton, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le soleil, les vents, le feu (b). Cela supposé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont empruntés leurs nouveaux Dieux ou héros divinifiés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adornoient pas les héros? Les Egyptiens & les Phéniciens ont donc changé de Dieux & de Religion avant que d'en faire changer aux Grecs. Quelles sont les preuves, les causes, la date de ce changement?

§ 7. 3°. *La Grèce, dit-il après Hérodote, donna dans la suite à ses vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers. (c) Cela se conçoit-il? les Grecs avoient sans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. Mais ces noms propres sont*

(a) Page 104 & 252.

(b) Page 114 & suiv.

(c) Page 158.

tous orientaux: c'est-à-dire, ils ont une signification dans les langues orientales; mais ils en ont aussi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant; au besoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au hasard du Phénicien est la plus foible de toutes les preuves.

4°. Notre sçavant Auteur a très-bien développé les diverses causes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des Etres naturels (a). Le penchant de l'homme à concevoir tous les Etres semblables à lui-même, à supposer de la bonté ou de la malice aux choses inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent, à personnifier les Etres physiques & les Etres moraux: voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute espèce. Il est donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples, Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichisme des Negres.

(a) Page 215 & suiv.

Dans cette supposition, quelle relation les anciennes fables de la Grèce peuvent-elles avoir avec l'Histoire ?

§. 9. Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou ? voilà le doute que laisse toujours dans l'esprit le sçavant ouvrage que nous examinons ; & la principale difficulté demeure indécise.

Pour la résoudre, il faut se rappeler une observation que notre Auteur a faite (a) & que nous avons déjà rapportée d'après les Voyageurs (b), que les objets du culte des Negres ne sont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choses que l'on suppose douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs ; que ces fétiches ne sont pas tous les objets matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plû aux Negres de choisir & de faire consacrer par leurs Prêtres. Il faut se souvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rapportent de la confiance excessive que les Negres ont en leurs Prêtres : ils croient que ces fourbes conversent familièrement avec les Esprits ou Génies qui sont leurs véritables Dieux, qu'ils sont dépositaires de toute

(a) Page 11.

(b) Chap. 6, §. 9.

leur puissance. Il n'est pas surprenant qu'ils soient persuadés en conséquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains talismans ou fétiches, qu'en vertu de la consécration faite par ces Prêtres, un caillou peut servir de gage de la présence & du secours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere; que dans cette opinion ils rêverent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'assistance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la consécration des Statués, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il est clair que toutes les pratiques des Negres supposent nécessairement la croyance des Esprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent, que cette croyance est la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganisme. Dès que l'on perd de vûe ce dogme fondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reste une autre objection à résoudre. §. 103
Selon le sentiment du même Auteur, nous

supposons faussement que les Grecs ont eu d'abord la connoissance d'un seul Dieu, & qu'ils sont tombés ensuite dans le Polythéisme & l'Idolâtrie. Tous les peuples sauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, sont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoissance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui passent la portée des peuples sauvages : leurs idées bornées & grossières, les conduisent assez naturellement au Polythéisme (a); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphysiciens, que depuis la dispersion du genre humain, le Polythéisme a toujours été la première Religion des hommes.

§. 11. Nous avons déjà observé (b) que ce fait est absolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la question de sçavoir si les Dieux des Grecs ont été des hommes ou les êtres physiques personnifiés. Quand la première Religion des Pélasges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéisme, comme Hérodote l'assure, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant

(a) Pag. 191 & suiv.

(b) Chap. 3, §. 11.

Coelus, ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus il s'enfuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain : il faudroit seulement supprimer la premiere époque où nous avons envisagé la Religion grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu, comme plusieurs Sçavans le prétendent, il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute là nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre systême sur la nature des Dieux & sur le sens des fables, n'en recevrait aucune atteinte.

En second lieu, c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie, fortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des peres aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siècles, même chez les hommes devenus sauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de

l'Amérique communiquer à leurs descen- dans les notions grossières & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été nécessaire que les Grecs arrivassent à cette connoissance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphysiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par supposer ou que la connoissance d'un seul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la dispersion des peuples; l'un & l'autre de ces faits est également faux & contraire au texte des livres saints.

§. 12. Enfin, il s'en faut beaucoup que le sentiment des Métaphysiciens qu'on nous oppose, soit infallible ou démontré: des Ecrivains qui passent parmi nous pour de grands Philosophes, après avoir pesé les raisons, se sont décidés pour l'opinion contraire.

Il est naturel, disent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, éprouvant tous les jours sa foiblesse, sentant par-tout un pouvoir invisible, ait bientôt dit: il y a quelqu'Être au-dessus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pou-

Vois supérieur, qui tantôt nous favorise & tantôt nous maltraite. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs* ; car pourquoi plusieurs ? on commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet Être que l'on aura d'abord invoqué ? sera-ce le soleil, sera-ce la lune ? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des astres ; ils y sont accoutumés ; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Ce sont des espèces de Philosophes qui ont remarqué les premiers le cours des astres.

Un village se fera donc borné à dire : il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, apaisons-la par de petits présens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien aussi lui donner un nom : le premier qui s'offre est celui de chef, de maître, de seigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens, *Baal*, *Bel*, *Moloch* chez leurs voisins, *Papée* chez les Scythes, signifient seigneur & maître. *Ouranos* ou *Cælus*, pre-

mier Dieu des Grecs, a désigné la même chose.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnoître une seule Divinité; s'ils avoient été Philosophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les Êtres qui prouvent un Être créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. Chaque bourgade imaginoit un Être tutélaire & terrible, résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un seul, parce qu'elle n'avoit qu'un seul chef à la guerre.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée & leur esprit ayant acquis des connoissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & assigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux astres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne ; le temps forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Perses, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

On n'ose d'abord le dire au peuple ; mais on le dit secrètement & dans les mystères. Toutes les autres Divinités ne sont que des Êtres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'est-à-dire, des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula, ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoissoient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appelé depuis idolâtrie (a).

Assurément nous ne pensons pas que ces réflexions soient une preuve démonstrative, plusieurs sont très-sujettes à contestation ; mais enfin jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la chose s'est faite autrement,

(a) Diction. Philos. art. Religion, deuxième question.

nous sommes en droit de supposer avec le plus grand nombre des Sçavans, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un seul Dieu sous la notion confuse d'*Etre supérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puissances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la suite.

Mais quelque système que l'on suive sur la manière dont ce culte s'est introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganisme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conséquent que fort tard chez les Grecs & lorsqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la dernière évidence, ou du moins la portera au souverain degré de la probabilité.

§ 14

Il reste cependant toujours une objection dont tous les esprits sont d'abord frappés. Est-il vraisemblable que dans un objet aussi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des personnages réels, des allégories pour des narrations sérieuses, que les seules équivoques

du langage aient pu opérer un aveuglement si inconcevable ?

On pourroit répondre que le système des Mythologues historiens suppose des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Est-il vraisemblable qu'il y ait eu un puissant Empire chez des peuples sauvages, qui s'est formé on ne sçait comment, & qui a disparu de même ; que les Grecs aient commencé par adorer des scélérats ; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honorer des étrangers ; que pouvant multiplier à direction ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des personnages chimériques, la nuit, la discorde, le sommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainsi dans leur Religion le mélange le plus bizarre ? On ne répétera point les autres objections que l'on a faites contre ce système.

Mais il faut résoudre directement la difficulté. Je soutiens que la supposition dont les esprits prévenus révoquent en doute la possibilité, devient très-vraisemblable quand on veut réfléchir sur la marche de l'esprit humain, telle qu'on l'a tracée, chapitre 3, §. 8, sur les fables, sur les erreurs, sur les pratiques populaires qui subsistent encore aujourd'hui, & qui paroissent

sent avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux ; deux espèces de fables, les unes physiques, les autres historiques, telles que les romans. L'on doit mettre au rang des premières tout ce que l'on raconte sur les feux nocturnes, sur le cochemar, sur les follets qui pansent les chevaux, sur les différentes espèces de lutins : erreurs dont les unes sont nées des opérations des somnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en est quelques-uns dont les principaux personnages ont existé, comme ceux de Richard sans Peur, de Robert le Diable, de Pierre de Provence, &c. d'autres où tout est fabuleux, Gargantua, l'Espégle qui est un recueil de tours & de filouteries, &c. N'est-il pas à présumer qu'il en étoit de même chez les Grecs ?

2°. Les principales erreurs des anciens se retrouvent encore parmi les peuples grossiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les instruire ; ils croient encore aux influences de la lune, aux songes, aux présages, aux jours heureux & malheureux, aux talismans, aux forciers & au fabat, &c. ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de

la même source, de l'ignorance des causes naturelles, de la croyance d'un pouvoir supérieur agissant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ses différentes parties?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumières qu'elle donne aux plus simples, malgré le zèle & la vigilance des pasteurs, il s'est introduit souvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres superstitieuses, qui n'étoient fondées que sur l'ignorance & l'abus du langage: l'inscription *vera Icon*, placée sous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique*; d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les Critiques ont prouvé la fausseté, & dont les Evêques les plus sages ont souvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulières fondées sur la simple allusion des noms; l'on a invoqué *S. Fort*, pour fortifier les membres, *S. Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puisque l'intercession des Saints peut être utile contre toutes sortes de maux; mais l'idée particulière que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'est glissé parmi les igno-

ans, des pratiques superstitieuses établies sur le même fondement, comme la coutume de plier les pièces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & plusieurs autres usages dont il seroit inutile, peut-être même dangereux de rappeler le souvenir. N'est-il donc pas vraisemblable que les erreurs, les fables, les superstitions anciennes, ont eu la même origine ?



CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on suit Hésiode ; idée de la Version françoise de ses Poësies & des Remarques qui l'accompagnent.

§. 1. **P**OUR développer le systême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choisir un meilleur guide qu'Hésiode. M. l'Abbé Banier observe, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens : après Homere, Hésiode est le premier Mythologue, & ils s'accordent assez entr'eux. La Théogonie est l'histoire des Dieux la plus complete & la plus suivie ; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que

On peut réussir à expliquer celles de notre Poëte, il est aisé de découvrir l'origine & le sens de toutes les autres; elles ont été bâties sur le même fond & selon la même méthode.

On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Hésiode, les graces naïves de son style, le sublime même auquel il s'éleve quelquefois. La description du combat des Titans, celle de la naissance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être mises en parallèle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reste de ses ouvrages, c'est que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit susceptible; aussi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le style médiocre.

Quand on dit que sous les régnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Hésiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion grecque, on ne prétend pas assurer que c'ait été son dessein exprès, ni qu'il l'ait ainsi conçu distinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu seulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition

sur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on soutient que cette tradition telle qu'Hésiode la rapporte, nous indique en termes obscurs les révolutions arrivées successivement dans la croyance des Grecs. Il est cependant probable que le Poëte en a soupçonné quelque chose, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas blesser l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même sort que Socrate subit dans la suite. Quoi qu'il en soit, nous regardons Hésiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme simple historien des fables, quoiqu'Hérodote ait pensé le contraire (a).

§. 4. Pour en venir à la version françoise, on conçoit qu'il étoit impossible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être servilement traduit. Notre langue ne souffre point les épithetes entassées qui ne servent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions si familières aux anciens. Plusieurs expressions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais sens en françois. La traduction que l'on donne, ne doit point être lûe sans les remarques.

Le lecteur s'apercevra aisément que

(a) Hérodote, l. 2, n. 69.

On s'est servi de l'excellente édition d'Hésiode donnée par le Clerc : on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni pour l'exactitude de la version latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la suivre constamment ? C'est-là qu'il faut avoir recours, s'il survient des doutes sur la fidélité de la traduction françoise.

Les remarques, outre leur objet principal, qui est de développer le vrai sens d'Hésiode, & le système de la Théogonie, sont encore destinées souvent à montrer que celles de le Clerc ne sont pas toujours aussi bien fondées qu'elles le paroissent, que le plus grand nombre de ses étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, sont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant sur l'origine de la mythologie, que sur la multitude des colonies Phéniciennes, n'est rien moins que solide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorsqu'elles ont paru justes & nécessaires pour l'intelligence du texte.

On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties : la première, qui sert comme de Préface, est une Invocation des Muses ; les quatre suivantes sont relatives aux quatre époques de la Religion grec-

que que l'on a distinguées ci-devant, & dont ce Poëme est l'histoire.

§. 7. En s'appliquant à ce travail, on ne l'a point envisagé comme un objet de pure curiosité; il a semblé propre à établir deux vérités importantes. La première, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un seul Dieu, que c'est du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'est point de la plus haute antiquité. La seconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conservé long-temps de saines idées sur la Divinité; qu'il falloit par conséquent une révélation surnaturelle, éclatante & revêtue des caractères les plus frappans pour établir & conserver la vraie Religion sur la terre. C'est ici en même temps une application du principe que l'on a tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaison peuvent servir à dissiper peu à peu les ténèbres répandus sur l'Histoire des anciens peuples, & nous faire distinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses.

§. 8. Mais quand ce principe seroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il sera toujours fort aisé de le tourner en ridicule, en suivant la méthode employée par quelques Scavans pour décrier

ce genre d'érudition. L'on affectera de choisir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plausibles au premier coup d'œil, en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On présentera ces lambeaux décousus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reste: on conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument destituées de la plus légère vraisemblance. On pourra étayer encore cette décision par des réflexions générales sur les abus de la science étymologique, sur l'incertitude de ses applications, sur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainsi prévenu par le compte infidèle qu'on lui rend d'un système dont on ne combat que l'accessoire, ne se donnera pas la peine de consulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir si l'Auteur raisonne de suite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuse.

Par ce procédé peu équitable & qui est assez à la mode, l'on parviendra très-sûrement au point auquel nous touchons déjà de fort près, à faire mépriser souverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute espèce d'érudition, à ne plus estimer d'autre talent que celui d'écri-

re avec légèreté & avec grace : & il n'est pas nécessaire de montrer jusqu'où cette façon de penser peut nous conduire.

§. 2. Qu'on me permette de le répéter & de finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement sensé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choses à faire : la première, d'examiner la question principale, si les Dieux du Paganisme ont été des êtres réels ou imaginaires, si la mythologie est fondée sur l'Histoire ou si elle est allégorique ; & de peser les preuves que l'on a rassemblées. La seconde, de suivre, du moins sommairement, l'application de la méthode que l'on propose pour l'explication des fables : on a déjà fait observer qu'elle ne porte que sur des conjectures, & qu'il est impossible qu'elles soient toujours également heureuses. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de hasardées, ces défauts de détail font-ils un motif suffisant de rejeter un système, quand il est prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la critique & du mépris des Censeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fausseté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il est ridicule de le chicaner sur les conséquences.

On ne se flatte pas néanmoins de per-

suader ceux qui ont déjà pris parti sur cette matiere. Un Ecrivain obscur doit-il assez compter sur la force du vrai pour espérer de renverser par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les suffrages les plus respectables ? c'est beaucoup, si l'on daigne seulement jeter un coup d'œil sur ses raisons & sur sa méthode. Mais il se trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque question ce qu'il y a de vrai ou de plus vraisemblable; c'est pour eux principalement que l'on a composé cet ouvrage.





POÈMES
D'HÉSIODE,
TRADUITS
EN FRANÇOIS,

THEOGONIE.

THÉOGONIE.

Partie II.

I





THÉOGONIE,



PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

COMMENÇONS nos chants par invo- v. 1.
 quer les Divinités qui président à la musi-
 que & qui habitent sur le mont Hélicon,
 les Muses de ma patrie qui s'exercent à
 danser autour de la belle fontaine & de
 l'autel de Jupiter. Après s'être baignées 5.
 dans les eaux sacrées du Permesse, de l'Hip-
 pocrène & de l'Olmus, elles continuent
 leurs aimables jeux sur le sommet de l'Hé-
 licon.

Enveloppées d'un nuage léger, elles pas- 10.
 sent les nuits à célébrer dans leurs concerts
 le souverain des Dieux, la Reine d'Argos
 Junon à la brillante chaussure, la fille de
 Jupiter Minerve aux yeux pers, Apollon
 Phœbus, Diane la chasseuse, Neptune qui 15.
 environne & qui ébranle la terre avec ses
 flots, la respectable Thémis, Vénus aux
 yeux pleins de douceur, Hébé couronnée
 d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le Soleil,

I ij



20. la Lune, Latone, Japetus, le rusé Saturne ;
la Terre, le vaste Océan, la Nuit téné-
breuse & toute la Cour céleste des im-
mortels.

25. C'étoient ces Nymphes divines qui inspi-
rèrent autrefois Hésiode, lorsqu'il gardoit
ses moutons au pied de leur montagne
sacrée ; tel est le discours que lui adresse-
rent les Muses de l'Olympe, les filles du
souverain Jupiter : Bergers, oisifs habitans
des campagnes, gens inutiles qui ne pen-
sez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'est
nous qui enseignons l'art de composer
d'ingénieuses fictions & de dire agréable-
ment la vérité.

30. En prononçant ces paroles, elles me mi-
rent à la main une branche de laurier, sym-
bole de leur pouvoir ; je me sentis animé
d'un esprit divin ; l'avenir & le passé se dé-
voilerent à mes yeux : elles m'ordonnerent
de célébrer la naissance des heureux im-
mortels & de ne jamais les oublier elles-
35. mêmes dans mes Vers. Mais où me con-
duira ce propos ?

Que les Muses soient donc mon premier
objet ; ce sont elles, qui par leurs concerts,
réjouissent Jupiter dans l'Olympe. Elles
présentent à ses yeux l'ordre des destinées,
le présent, le passé, l'avenir : leur voix ne
40. s'affoiblit jamais, & leur douce harmonie

répand la joie dans le séjour du tonnerre; le sommet de l'Olympe en retentit, & toute la cour céleste y est attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement sont nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaitantes qui leur ont succédé & qui régnerent sur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le souverain Jupiter est le principal sujet de leurs louanges; elles exaltent son règne & sa puissance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros. 450
50.

C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance, c'est dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémofyne, fille de Jupiter qui régne sur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce secret: après l'année révolue, le temps de son enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une ressemblance parfaite, dont l'esprit toujours tranquille n'est occupé que de chant & de poésie. Le sommet glacé de l'Olympe est le séjour ordinaire où se rassemble leur cour; les graces, la volupté, les plaisirs de la table ne les abandonnent 550
60.

65. jamais; elles chantent les loix, les mœurs, les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent sur l'Olympe faire la cour à leur pere, le son agréable de leur voix, le bruit de leurs danfes firent retentir les échos. Il régné dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder son tonnerre : après avoir vaincu son pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a distribué à tous leurs emplois.

75. Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleste palais : Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope; celle-ci est la plus puissante de toutes; elle doit toujours accompagner les Rois.

80. Lorsque les Muses jettent un regard favorable sur un Prince que Jupiter a placé sur le thrône, elles répandent une douce rosée sur sa langue, les paroles coulent de sa bouche comme un torrent de miel, il fixe les regards du peuple, lorsqu'il monte sur son tribunal pour rendre la justice. Un seul discours prononcé avec dignité, suffit pour appaiser les plus vives contestations. C'est pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence, afin qu'ils fassent régner l'équité, qu'ils sçachent prévenir ou répa-

rer les crimes par les graces infinuantes de
 leurs discours. Dès qu'un Roi digne de 90.
 la couronne se montre à ses peuples, il voit
 la foule se prosterner à ses pieds, lui rendre
 les mêmes hommages qu'à la Divinité, il
 tient dans une attention respectueuse la
 plus nombreuse assemblée. Tels sont les
 dons précieux que les Muses accordent à
 leurs Éleves. Ce sont les Muses & Apol- 95.
 lon, Dieu redoutable par ses traits, qui for-
 ment les Musiciens & les Poètes; mais c'est
 Jupiter qui place les Rois sur le thrône.

Heureux le favori des Muses! Les gra-
 ces & la persuasion naissent de sa bouche.
 Qu'un malheureux soit plongé dans la plus
 amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par 100.
 les Muses commence à chanter les exploits
 des héros, les louanges des habitans de
 l'Olympe, l'homme affligé oublie ses pei-
 nes, la sérénité renaît dans son ame; il cède
 au pouvoir enchanteur des Déeses qui
 l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans
 ma bouche des chants dignes des immor-
 tels que je vais célébrer. Dites-nous quels 105.
 Dieux sont nés de la terre, du ciel, de
 la nuit, ou de l'humide élément: racontez-
 nous comment la terre, les fleuves, la mer
 orageuse, le ciel, les astres ont été les pre-
 miers Dieux; comment leur ont succédé 110.

les Intelligences bienfaisantes qui répandent les richesses de la nature, qui président à ses différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer sur les hauteurs de l'Olympe. Divines Muses, qui habitez le ciel depuis la naissance du monde, apprenez-nous cet important secret, & quel a été le premier de tous.

SECONDE PARTIE.

Régne de Cælus, génération des Etres.

116. **L**E Chaos fut avant toutes choses, ensuite la terre, séjour tranquille des immortels qui habitent les sommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes entrailles de la terre, & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les fous des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.

125. Du Chaos sont nés l'Erebe & la Nuit obscure, de la Nuit jointe à l'Erebe sont sortis le Jour & la Clarté.

130. La Terre produisit d'abord le Ciel aussi étendu qu'elle, tout parsemé d'étoiles, pour qu'il lui servît de couverture & de séjour aux Dieux. Elle enfanta encore les

hautes montagnes où habitent les Nymphes qui se plaisent à errer sur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuse sans le secours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au monde l'Océan & ses gouffres profonds; Céus, Créus, Hypérion, Japetus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémofyne, Phœbé avec sa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le rusé Saturne est le dernier & le plus violent de ses enfans, il fut ennemi de son pere dès sa naissance.

1350

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout semblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'est de-là qu'on leur a donné le nom de Cyclopes: leur force & leur adresse éclatoient dans les ouvrages qui sortoient de leurs mains.

1400

1450

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monstrueuse & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gygès, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres-membres à proportion.

1500

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre ont été d'une grandeur & d'une force

155. plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere: à mesure qu'ils naissoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laissoit point voir le jour, & se

160. faisoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémissoit & en séchoit de douleur; le ressentiment lui suggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorsqu'elle eut tiré de son sein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ses enfans de son dessein. » Vous

165. » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle de votre pere, si vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous » fait & la maniere indigne dont il vous » traite ». La crainte dont ils étoient saisis ne leur permit pas de répondre; mais le rusé Saturne plus hardi que les autres lui ré-

170. pliqua: » ma mere, je me charge de l'exécution: le crime dont notre pere se rend » coupable, me dispense d'avoir pour lui » les sentimens d'un fils ». La Terre satisfaite le plaça dans un lieu secret où il ne

175. pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'usage qu'il en devoit faire. Sur le soir, le Ciel répandit sur la terre les ténèbres de la nuit, & lorsqu'il s'étendoit pour

s'approcher de son épouse, Saturne d'une main hardie mutila son pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé. 1804

Mais le sang du ciel ne pouvoit cesser d'être fécond; autant il en tomba de gouttes sur la terre, autant il en sortit de nouveaux Etres. De-là font nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent sur la terre sous le nom de Méliés. 1854



TROISIÉME PARTIE.

Régne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à son pere; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps sur les eaux. De l'écume qui s'en forma nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'isle de Cythere & bientôt après en Cypre; par-tout où se montroit la charmante Déesse, les fleurs croissoient sous ses pas : on l'appelle Aphrodité ou Vénus, Reine de Cythere, elle est toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait allusion à l'écume de la mer 1884
1904
1954

dont elle est née.. On la nomme encore
 Cytherée, à cause de l'isle où elle aborda,
 200. Cypris, parce que c'est auprès de Cypre
 qu'elle a reçu le jour; & ses inclinations ne
 démentent point son origine. L'Amour & le
 beau Cupidon font toujours à sa suite, & ils
 l'accompagnent dans l'assemblée des Dieux.

205. Les ris, les jeux de la jeunesse, les entre-
 tiens galans, les supercheres de l'amour,
 les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont
 échus en partage. Tel est le sort que lui
 ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang
 donna alors à ses enfans le nom odieux de
 Titans, les menaçant du châtement qu'ils
 210. recevroient de leur révolte & de leur cri-
 me, dont la vengeance devoit retomber
 sur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le
 Destin odieux & la Mort, le Sommeil &
 la troupe des Songes sans le secours d'au-
 cune autre Divinité. Elle accoucha de Mo-
 215. mus, du Chagrin dévorant, des Hespéri-
 des qui gardent au-delà de l'océan les
 pommes d'or que portent les arbres de
 leurs jardins. Les Déeses fatales, les Par-
 ques impitoyables, Clotho, Lachésis,
 220. Atropos, sont encore filles de la Nuit; ce
 sont elles qui distribuent le bonheur &
 le malheur aux hommes à leur naissance,

qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Némésis, Divinité si pernicieuse aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde. 225

Celle-ci à son tour enfanta le Travail & les Soucis, l'Oubli, la faim, les douleurs cuisantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le mensonge, les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le serment qui cause de si grands maux quand on ose le violer. 230

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il est sincere & bienfaisant, ami de l'équité, rendant justice à tout le monde. 235

De l'union de la Mer avec la Terre sont nés Thaumás, le vaillant Phorcys, la belle Ceto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris son épouse, fille de l'Océan, ont produit la nombreuse famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux: Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoé, Spio, 240
245

250. Thoë, la belle Thalie, la gracieuse Mélite, Eulimené, Agavé, Pasithée, Erato, Euniqué aux doigts de roses, Doto, Proto, Pherusa, Dynamené, Nésée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatolegé qui appaisent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec sa belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomedie, Polynomé, Autonoë, Lysianasse, Euarné dont le caractère est aussi beau que son visage, l'élégante Psamathé, la divine
260. Ménippe, Néso, Eupompé, Thémisto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de son pere. Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.
265. Thaumás eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris, les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs ailes rapides la vitesse des vents & des oiseaux; & qui s'élevent au plus haut des airs.
270. Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naissance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce sujet les vieilles, Pephredo & Enyo, toujours

T H Ê O G O N I E. III

couvertes d'un superbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où sont les Hespérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduse : celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de vieillir. Neptune eut commerce avec elle sur la tendre verdure, & Persée lui ayant coupé la tête, il en sortit le grand Chrysaor & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé parce qu'il étoit né auprès des sources de l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la main une épée d'or : il s'est envolé de dessus la terre au séjour des immortels, où il habite le palais de Jupiter & il porte le tonnerre & la foudre. 275.

Chrysaor devenu époux de Callirhoë, fille de l'océan, fut pere de Géryon monstre à trois têtes; celui-ci fut dépouillé de ses armes par Hercule qui lui enleva les bœufs dans l'isle Erythie, & qui en conduisit le troupeau à Tirynthe, après avoir franchi le vaste océan, tué le chien Orthos, & le bouvier Erythion dans la caverne obscure où il se retiroit. 280.

Callirhoë enfanta encore dans un antre profond un autre monstre qui n'eut jamais rien de semblable parmi les Dieux & les hommes, la redoutable Echidna, moitié 295.

300. nymphe à visage agréable, aux yeux noirs, & moitié serpent dont la vûe fait horreur, qui est taché de diverses couleurs, qui se nourrit de carnage dans le sein de la terre. Il se tient dans une caverne profonde sous un rocher loin des Dieux & des hommes.
305. Telle est la demeure que les Dieux ont assignée à la cruelle Echidna, nymphe immortelle qui ne vieillit point; elle y est renfermée dans les montagnes. On dit que Typhon, vent orageux & violent a eu commerce avec cette belle aux yeux noirs, que de-là sont venus Orthos, chien de
310. Geryon, ensuite Cerbere, chien de Pluton, monstre à cinquante têtes, d'une taille & d'une force extraordinaire, d'une voix terrible & d'une cruauté égale. Il en est venu encore l'hydre de Lerne qui fit tant
315. de ravages : Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conseils de Minerve, tua ce monstre à coups d'épée.
320. Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monstrueux, d'une vitesse extrême: il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chèvre, la troisième d'un dragon, & ressembloit à ces trois animaux, au lion par le devant du corps, à la chèvre par le milieu, à un serpent par derrière, & vomissoit

vomissoit des torrens de flammes. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégase, s'en rendit le maître. 325.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la postérité de Cadmus, & le lion de Némée. Junon épouse de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts d'où il ravageoit les environs de Némée & du mont Apelas. Il fut encore tué par Hercule. 330.

Enfin Céto & Phorcys engendrent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vastes campagnes des Hespérides : telle est en détail leur postérité. 335.

De Tethys & de l'Océan sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Po & ses gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, le majestueux Danube, le Phase, le Rhéfus, le clair Achelois, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Hep-taporus, le Granique, l'Æsopus, le divin Simois, le Penée, l'Hermus, le Caicus remarquable par la beauté de ses eaux, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardescus & le divin Scamandre. 340. 345.

Tethys est encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens consacrent leur chevelure, aussi-bien qu'au grand Apollon & aux fleur-

350. ves. Tel est le sort qu'ont reçu de Jupiter
 Pitho, Admete, Janthé, Electre, Doris,
 Prymno, Uranie, Hippo, Clymène, Rho-
 dia, Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie,
 Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable
 355. Dioné, Melobofis, Thoë, la belle Poly-
 dore, Cerceïs, Pluto, Perseïs, Janire,
 Acaste, Xanthé, Petrée, Menestho, Eu-
 rope, Métis, Eurynomé, Telestho, Crisié,
 360. Asia, l'aimable Calypso, Eudoré, Tyché,
 Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui est la
 plus respectable de toutes.

Telle est la postérité de l'Océan & de
 365. Tethys, telles sont leurs filles aînées; mais
 il en est un plus grand nombre dispersées
 par toute la terre & qui demeurent au fond
 des eaux. Il est de même une infinité d'au-
 tres fleuves nés de Tethys & de l'Océan,
 qu'il n'est pas possible à un mortel de nom-
 370. mer, mais qui sont connus des peuples qui
 en habitent les bords.

Thia épouse d'Hypérion enfanta le So-
 leil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mor-
 tels sur la terre & les Dieux immortels
 dans le ciel.

375. Eurybie, femme de Crius, fut mere
 d'Astræus, de Pallas, de Persés plus habile
 que ses freres. Astræus, marié à l'Aurore,
 380. fit naître les vents impétueux, Argestès &
 Zephyre, le rapide Borée, l'humide No-

rus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des astres brillans dont le ciel est semé.

Pallas & Styx fille de l'océan, produisirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illustres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre: ainsi l'obtint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre sur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattoient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les privilèges dont ils jouissoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux qui avoient été laissés dans l'oubli sous le règne de Saturne seroient élevés aux honneurs sous le sien, chacun suivant ses mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan son pere, arriva la premiere sur l'Olympe avec toute sa famille. C'est en récompense de son zèle que Jupiter lui a accordé les plus flatteuses distinctions; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du serment des Dieux, & a pris pour commensaux tous ses enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de mai-

tre souverain il avoit le pouvoir de le faire.

405. Coéus associa Phoébé à son lit & la rendit mere de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phoébé mit encore au monde la
410. brillante Astérie, dont Persés fit son épouse dans la suite & qui fut mere d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs & lui a donné les plus grands priviléges; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déjà sous le règne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes
415. honneurs & les Dieux immortels la respectoient infiniment. De même aujourd'hui, si quelqu'un offre des sacrifices ou fait des expiations en suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense; la Déesse écoute favorablement les vœux : elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont
420. en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouissoit déjà
425. sous le règne des Titans ou des anciens Dieux : elle a conservé sa dignité, telle

qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer: il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde les bonnes graces. La Déesse protège & fait prospérer qui elle juge à propos, elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle est assise à côté des Rois, lorsqu'ils prononcent des arrêts: elle se trouve au milieu des combattans sur l'arène, pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriser; bientôt victorieux par son secours il se couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit sur toute la famille. Fidelle à suivre les cavaliers dans leurs courses & les navigateurs dans leurs voyages, elle les exauce, lorsqu'ils adressent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déesse accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, souvent elle l'arrache à celui qui croyoit déjà la tenir. Elle est occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chèvres, les moutons: elle les fait croître ou diminuer com-

430

435

440

445

430. me il lui plaît. Quoiqu'elle soit le seul enfant de sa mere, elle exerce ce pouvoir immense parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conserver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels sont ses privilèges.

455. Rhéa, épouse de Saturne, eut d'illustres enfans : Vesta, Cérès, Junon à la chaussure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux souterrains un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ses flots, le sage Jupiter pere des Dieux & des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

460. Saturne les avaloit à mesure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui disputât l'empire sur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ses parens que par l'ordre des Destins, malgré toute sa force, il seroit un jour vaincu par son propre fils & par les desseins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il devoit ses enfans à leur naissance.

470. Rhéa désolée en gémissoit; mais lorsqu'elle se sentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle supplia la Terre & le Ciel ses parens de l'aider de leurs conseils, de lui suggérer le moyen

de mettre à couvert le fils qu'elle alloit
 mettre au monde, & de le dérober à la
 fureur de Saturne son pere qui ne manque-
 roit pas de le dévorer comme les autres.
 Touchés des prieres de leur fille, ils lui dé- 473.
 couvrirent tout ce que les Destins avoient
 réglé sur le sort de Saturne & de son fils.
 Ils l'envoyerent en secret à Lyctus dans
 l'isle de Crète, lorsqu'elle étoit sur le point
 d'accoucher. La Terre elle-même reçut
 dans ses bras Jupiter naissant, le nourrit &
 l'éleva dans l'isle de Crète. D'abord sa 480.
 mere le porta à Lyctus au milieu des téné-
 bres de la nuit, & le cacha de ses propres
 mains dans une caverne profonde au pied
 du mont Egée. Ensuite Rhéa prit une gros-
 se pierre, & l'ayant enveloppée de langes,
 elle la présenta au fils du Ciel, à Saturne 485.
 ancien souverain des Dieux. Le malheu-
 reux prit la pierre & l'avala sur le champ,
 sans prévoir qu'un jour son fils reparoitroit
 sain & sauf, lui arracheroit le thrône par
 violence & régneroit à sa place. 490.

La force & les membres du jeune Prin-
 ce croissoient avec une promptitude mer-
 veilleuse ; après l'année révolue, par le
 secours des conseils artificieux de la Terre,
 le grand Saturne tout rusé qu'il étoit, fut
 obligé de laisser reparoitre son fils, & suc- 495.
 comba bientôt sous sa violence & ses intri-

gues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment ; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnasse, pour servir de monument & de spectacle aux hommes. Il tira de prison les fils du Ciel ses oncles que son pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalousie. En récompense de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs que la Terre avoit cachés dans son sein ; & c'est avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clymène, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas. Elle enfanta encore le fameux Menœtius, l'industriel & rusé Prométhée, & l'insensé Epiméthée qui causa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'est lui qui épousa la première femme que Jupiter s'avisa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir son audace & sa férocité. Atlas, asservi à une loi rigoureuse, se tient debout aux extrémités de la terre près des Hespérides, & porte le ciel sur sa tête & sur ses bras sans se laisser jamais ; tel est le poids énorme dont Jupiter l'a

La chargé. Il a étroitement enchainé Prométhée & l'a attaché par des liens indissolubles à une colonne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiseau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pendant la nuit. 525

Le vaillant Hercule, fils d'Alcmène, à délivré le fils de Japetus de ce supplice & a tué l'oiseau qui le dévorait. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe où il régne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain & de le rendre fameux par toute la terre: tel est l'honneur qu'il a voulu faire à son fils. Quoique violemment irrité, il a oublié son ressentiment & l'audace de Prométhée qui osa disputer d'habileté avec le souverain des Dieux. 530



QUATRIÈME PARTIE.

Règne de Jupiter & des autres Dieux; établissement des Sacrifices: troisième époque de la Religion grecque.

LORSQUE les Dieux étoient en dispute avec les hommes à Méconé, Prométhée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrailles 535

tes & la graisse, les cachant avec le ventre
 540. du bœuf : de l'autre il rangea adroitement
 tous les os & les couvrit de graisse. Alors
 Jupiter pere des Dieux & des hommes lui
 adressant la parole : fils de Japet, mon ami,
 lui dit-il, le plus puissant des Rois, tu as
 545. bien mal fait les parts.

Jupiter, à la connoissance duquel rien
 ne peut échapper, lui parloit ainsi pour lui
 reprocher sa mauvaise foi. Prométhée tou-
 jours dans les mêmes dispositions, lui ré-
 pondit en souriant; glorieux Jupiter, sou-
 verain des Dieux éternels, c'est à vous de
 choisir celle que vous jugerez à propos.

550. Cette réponse n'étoit qu'un artifice, mais
 Jupiter éclairé d'une lumière éternelle n'i-
 gnoroit aucune de ses pensées. Il forma
 sur le champ contre les hommes un funeste
 projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après
 avoir détourné la graisse qui cachoit les os
 555. du bœuf, il conçut un dépit secret dont il
 donna bientôt des marques; c'est dès ce
 moment que les hommes ont suivi la cou-
 tume de brûler les os des victimes sur les
 autels des Dieux, Fils de Japet, continua
 560. Jupiter indigné, tu as trop d'esprit & tu en
 fais mauvais usage.

2: Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant
 oublier cet outrage, n'accordoit plus l'u-
 sage du feu aux malheureux mortels. Mais

Le fils de Japet trouva encore le moyen de
de tromper ; il déroba le feu qu'il cacha 565
dans une tige de fêrule , & le ralluma ainsi
sur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux
la lueur du feu parmi les hommes , en con-
çut un nouveau ressentiment & résolut de 570
les punir de ce vol. Il donna ordre à Vul-
cain de former avec de la terre la figure
d'une fille également belle & modeste ;
Minerve prit le soin de la parer & la revê-
tit d'une robe blanche , lui mit sur la tête
une coëffure artistement rangée , une guir- 575
lande des plus belles fleurs , une couronne
d'or d'un travail exquis , où Vulcain avoit
déployé toute son industrie pour plaire au
souverain Jupiter. Il y avoit gravé la figure 580
de la plûpart des animaux qui vivent sur
la terre ou dans les mers , avec tant d'art
qu'ils paroïssent vivans & qu'on ne se
lassoit point de les admirer. Après avoir 585
ainsi formé avec un soin infini cette dan-
gereuse merveille , il la fit paroître dans
l'assemblée des Dieux & des hommes avec
toutes les graces dont Minerve s'étoit plûe
à l'embellir. Les uns & les autres virent
avec une admiration égale , le don sédui-
fant mais funeste que l'on alloit faire aux
hommes. De-là est venue cette race foi- 590
ble & délicate de femmes , que les mortels

gardent parmi eux pour leur malheur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'épargne, elles n'ont de goût que pour le luxe & la dépense; semblables aux frelons qui se
 395. nourrissent du travail des abeilles auquel ils n'ont point eu de part, qui tandis que ces diligentes ouvrières sont occupées du matin jusqu'au soir à faire leur miel, se tiennent oisifs dans la ruche, ne pensant qu'à dévorer le fruit des peines d'autrui.
 600. C'est ainsi que Jupiter a fait aux hommes le funeste présent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre manière: quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à
 605. vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse; s'il est riche, une troupe de parens éloignés partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux en se mariant pour rencontrer une femme sage & fidèle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante: mais si par malheur on l'a pris d'un mauvais
 610. caractère; c'est un chagrin qui ronge éternellement le cœur & auquel il n'y a point de remède. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni tromper ses
 615. desseins; le fils de Japet, Prométhée avec

toute son adresse, & malgré son innocence, n'a pu se soustraire à sa colere ni au funeste lien dont il est garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit descendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrémités de l'univers, où ils souffrent sans relâche & déplorent vainement leur triste sort. 620

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conseillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les hafards du combat & la gloire de la victoire. Car il y'a eu une longue guerre & de sanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés sur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaisans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés sur l'Olympe, se battirent avec acharnement pendant dix années entieres, sans que l'on pût sçavoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté seroit l'avantage. 630

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour rassasiés de nectar & d'ambroisie & régalés splendidement 640

- de tous les mets dont les Dieux se nourri-
 fent, voyant que leur courage s'enflam-
 moit sur la fin du festin, il leur tint ce dis-
 645. cours : illustres enfans du ciel & de la terre ,
 soyez attentifs à mes paroles; voilà déjà
 long-temps que nous combattons contre
 les Titans pour leur enlever la victoire &
 l'empire; redoublez aujourd'hui votre va-
 leur & vos efforts contre ces ennemis re-
 650. doutables; rappelez-vous les bienfaits dont
 je vous ai comblés , les ténèbres profondes
 & les liens cruels dont j'ai sçu vous dé-
 livrer. Alors le vaillant Cortus prit la pa-
 655. role : nous sçavons , Seigneur , répliqua-t-il,
 la vérité de ce que vous dites; nous con-
 noissons par expérience toute l'étendue de
 vos lumieres & de votre sagesse. C'est par
 elle que vous avez sçu venger l'opprobre
 des immortels; c'est elle qui nous a tirés
 des chaînes & de la prison obscure où
 660. nous gémissions. Comptez , fils de Saturne,
 que nous n'omettrons rien pour vous assu-
 rer l'empire & que nous combattrons les
 Titans avec plus d'ardeur que jamais.

- Toute l'assemblée des Dieux applaudit à
 ce discours & se sentit animée d'un nou-
 665. veau courage. Tous , Dieux & Déeses , an-
 ciens Titans ou enfans de Saturne , com-
 battirent dès-lors avec plus de fureur. Ju-
 piter mit en face de l'ennemi les géans

qu'il avoit fait sortir du sein de l'Érébe,
 monstres redoutables par leur force & leur
 figures; ils avoient chacun cent bras & cin- 6702
 quante têtes, & les membres d'une grosseur
 énorme. Ils lançoient d'un seul bras des
 rochers tout entiers. De l'autre côté les 6752
 Titans étoient rangés avec un air fier &
 menaçant, & déchargeoient les plus terri-
 bles coups. Les flots de la mer en furent
 méloient leur bruit, confus à celui des com-
 battans, la terre en retentissoit & en poust
 soit de tristes gémissemens. Le vaste Olympe 6802
 pe étoit ébranlé par les efforts des Dieux;
 leur marche impétueuse, le tumulte de
 leurs mouvemens, la violence de leurs
 coups se faisoient sentir jusqu'au fond du
 noir Tartare. Ils s'acoabloient mutuelle-
 ment d'une grêle de traits, les cris de fu- 6852
 retrir qu'ils pouffoient pour s'exciter, péné-
 troient jusqu'aux cieus. Jupiter donna
 l'effor à son courage & fit les plus grands
 efforts de valeur: son bras puissant lançoit
 du haut du ciel & de l'Olympe le foudre
 avec un fracas de tonnerre & des éclairs
 continuels. La terre en mugissoit prête à 6902
 être embrasée, & les forêts entieres étoient
 en proie aux flammes. Une chaleur bru- 6952
 lante se faisoit sentir sur toute la face du
 globe & faisoit bouillir les flots de la mer;
 les Titans mêmes ne purent en éviter les

ardeurs; des tourbillons de flammes s'é-
 700. levoient jusqu'aux nues: l'œil ne pouvoit
 soutenir l'éclat du foudre qui embrasoit
 jusqu'à l'Erebe. On croyoit voir & enten-
 dre le ciel s'approcher comme autrefois de
 la terre, & celle-ci prête à être réduite en
 705. poudre par le poids de sa chute: tel étoit
 le fracas que faisoient les Dieux acharnés
 au combat. Les vents déchaînés élevoient
 des tourbillons de poussière & méloient
 leurs sifflemens aigus au bruit du tonnerre
 710. & des foudres que lançoit Jupiter. Le tu-
 multe alloit toujours troissant, & le combat
 s'échauffoit par la violence du carnage.
 Enfin cette fureur martiale commença à se
 ralentir. Les deux armées d'abord rangées
 de front avoient fonda avec impétuosité
 l'une sur l'autre; mais Cottus, Briarés, &
 715. le fougueux Gyges avoient porté les plus
 terribles coups; ils avoient lancé de leurs
 mains vigoureuses jusqu'à trois cens ro-
 chers. Ils accablèrent enfin les Titans sous
 la multitude de leurs traits; ils les précipi-
 tèrent dans les entrailles de la terre, & les
 y enchaînèrent avec tout leur orgueil:
 720. Autant le ciel est élevé au-dessus de la
 terre, autant il y a d'espace entre la terre
 & le fond du Tartare. Une enclume tom-
 bée du ciel demeureroit neuf jours & au-
 tant de nuits avant que de toucher à la

terre, & il lui faudroit un temps égal pour
 tomber depuis la terre jusqu'au fond du
 Tartare. Un mur de fer l'entourne de 7254
 toutes parts, & des ténèbres trois fois plus
 épaisses que la nuit en ferment l'entrée.
 Au-dessus sont les fondemens de la terre &
 de la mer. C'est-là que les Titans sont 7304
 plongés dans une obscurité profonde par
 ordre de Jupiter; triste demeure, éloignée
 du séjour des mortels & dont ils ne peu-
 vent sortir: Neptune les y a renfermés
 avec des portes de fer & un mur impéné-
 trable: c'est-là encore qu'habitent les fi-
 dèles Satellites de Jupiter, Gygès, Cottus,
 & Briarée. C'est-là enfin que commencent 7354
 & finissent tour-à-tout, la terre obscure, le
 Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, & le
 ciel lumineux: lieu affreux que les Dieux
 mêmes ont en horreur, chaos immense,
 dont un mortel ne pourroit atteindre le 7404
 fond dans une année: à peine auroit-il pas-
 sé l'entrée, qu'il seroit emporté de côté
 & d'autre par un mouvement impétueux
 & des secousses violentes: séjour abhorré
 des Dieux mêmes, qui n'est habité que par 7454
 la nuit & les épaisses ténèbres. Le fils de
 Japetus, Atlas, debout à l'entrée soutient
 le ciel sur sa tête & sur ses bras, sans se las-
 ser jamais. C'est-là que le jour & la nuit se
 suivent alternativement & sans interrup-

750. tion & passent tour-à-tour par une porte de fer. A mesure que l'un entre, l'autre sort, sans que jamais ils se trouvent ensemble au même lieu, Dès que l'un est parti pour parcourir la terre, l'autre attend paisiblement qu'il soit de retour pour recommencer la même course. L'un porte la lumière aux habitans de la terre, l'autre leur conduit le sommeil frere de la mort, C'est donc là que se tient la nuit ténébreuse avec les enfans le sommeil & la mort, Divinités odieuses que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons, soit lorsqu'il monte au plus haut des cieus, soit lorsqu'il descend sur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaste espace des mers pour donner le repos aux hommes; l'autre avec un cœur de fer & des entrailles d'airain, attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre, & se fait haïr des Dieux mêmes sur lesquels elle n'a aucun pouvoir. Là est le triste palais des Dieux infernaux, du redoutable Pluton & de Proserpine: l'entrée en est gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manège artificieux; il caresse & fait accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur permet plus de sortir, & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce sombre séjour,

Là se trouve encore la fontaine Styx, 7752
 fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux
 immortels. Elle est dans un antre écarté,
 sous un vaste rocher, soutenu par des co-
 lonnes aussi brillantes que l'argent, & qui
 s'élevent jusqu'aux cieux. La fille de Thau- 7802
 mas, la prompte messagere Iris est quelque-
 fois obligée de franchir les mers, lorsqu'il
 s'éleve des dissensions parmi les Dieux.
 Si quelqu'un des habitans des cieux se
 rend coupable de mensonge, Jupiter en-
 voie Iris chercher dans un vase d'or l'eau 7852
 glacée de Styx, qui est le lien du serment
 des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du
 sommet d'un rocher, & forme sous terre
 un ruisseau toujours couvert d'une sombre 7902
 nuit, & qui se jette dans l'océan. De dix
 parties de cette eau, il y en a neuf qui cou-
 lent autour de la terre & forment un clair
 ruisseau qui se décharge dans la mer: la
 dixième partie qui tombe du rocher est
 destinée à la punition des Dieux. Quicon-
 que des immortels habitans de l'Olympe
 se parjure sur cette eau, demeure pendant
 un an sans parole, sans respiration & sans 7952
 vie, privé de l'ambroisie & du nectar, éten-
 du sur un lit dans un engourdissement
 total. Au bout de l'année, quoique guéri
 de cette maladie, il n'est pas à la fin de ses 8002
 peines. Il est séparé pour neuf ans de la

compagnie des Dieux immortels, il n'est point admis pendant tout ce temps à leurs assemblées ni à leurs festins; enfin à la dixième année il rentre dans tous ses privilèges. Telle est la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis sur l'eau de Styx, fontaine révéérée de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'est-là que commencent & finissent tour-à-tour la terre obscure, le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, le ciel brillant d'étoiles; lieu hideux, affreux, que les Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain sont suspendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la solidité. C'est-là que demeurent les Titans, loin des Dieux, dans le fond du chaos ténébreux. Les fidèles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygés sont placés aux sources de l'océan. Neptune a fait Briarée son gendre par estime pour son courage, & lui a donné sa fille Cymopolie en mariage.

Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes semblables à celles d'un serpent ou d'un dragon horrible, laissoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vo-

mîssoient des flammes. Toutes ensemble
 faisoient des cris affreux semblables à ceux 830
 de différens animaux & qui étoient enten-
 dus jusqu'aux cieux ; tantôt elles pouf-
 foient des mugissemens comme un taureau
 en fureur , tantôt des rugissemens aussi
 terribles que ceux d'un lion, tantôt des
 hurlemens comme un chien : souvent il
 faisoit un bruit dont les montagnes reten-
 tissoient au loin. Il seroit sans doute arrivé 835
 quelque chose de funeste à sa naissance,
 il se seroit rendu maître des Dieux & des
 hommes, si Jupiter le pere commun n'y
 avoit pourvû. Il fit gronder son tonnerre à 840
 coups redoublés ; le bruit en retentit non-
 seulement jusqu'aux extrémités de la terre,
 mais jusqu'au plus haut des cieux & au
 fond des abîmes de l'océan. L'Olympe
 trembla sous les pas du Roi des immortels,
 & la terre en poussa des gémissemens. Le 845
 feu de la foudre éclatoit de toutes parts, &
 faisoit rouler des tourbillons de flamme ;
 le ciel, la terre, la mer en ressentirent éga-
 lement les ardeurs. Les vagues en fureur se
 brisoient avec violence contre les rivages ;
 l'émotion des Dieux causoit dans tout l'u-
 nivers un bouleversement affreux. Pluton 850
 en fut effrayé dans l'empire des morts, les
 Titans précipités avec Saturne au fond du

- Tartare, en ouïrent le bruit & en ressentirent la secouffe. Jupiter en courroux redoubla les coups de tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut de l'Olympe frappa
355. le monstre en lançant contre lui la foudre. Il réduisit en cendres ses horribles têtes, le fit tomber sous ses coups redoublés, & la terre retentit du bruit de sa chute. La
360. flamme gagna les forêts & les montagnes; elle embrasoit la terre & la faisoit couler comme les métaux fondus s'échappent de
365. la fournaise, & comme Vulcain fait sortir du sein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainsi la terre tomboit en dissolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monstre au fond du Tartare.
370. C'est Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argestes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne servent qu'à soulever les flots de
375. la mer, à exciter des tempêtes, à causer des naufrages. Tantôt ils tourmentent les vaisseaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en sont assaillis sur mer, leur perte est inévitable; tantôt ils soufflent sur la vaste étendue de la terre, brisent les

• tendres fleurs dont elle est couverte, ren-
 • versent les travaux des hommes, remplis-
 • sent tout de poussière. 8801

• Les Dieux délivrés enfin de leurs tra-
 • vaux & de la guerre qu'ils avoient eue
 • à soutenir contre les Titans, déférerent
 • par les conseils de la terre l'empire des
 • immortels à Jupiter, maître de l'Olympe; 8851
 • Et pour récompense, il leur a distribué à
 • tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux,
 • prit pour sa première épouse Métis, la plus
 • sçavante des Dieux & des hommes. Mais
 • lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher de
 • la Déesse Minerve, Jupiter gagné par les 8901
 • conseils artificieux & les discours séduisans
 • du Ciel & de la Terre, la renferma dans son
 • propre sein. Leur dessein étoit d'empêcher
 • qu'aucun des Dieux immortels ne s'empa-
 • rât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit
 • réglé par les destins que Métis mettroit au
 • monde des enfans d'un génie supérieur. 8951
 • D'abord elle devoit enfanter la Déesse aux
 • yeux bleus, qui sortit peu après du cer-
 • veau de Jupiter, qui égale son pere en
 • force & en prudence, ensuite un fils qui
 • par son courage seroit devenu maître des
 • Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce
 • malheur en cachant Métis dans ses propres 9001
 • entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le
 • bien & le mal.

Jupiter époufa ensuite la belle Thémis! Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le souverain des Dieux a donné de grands privilèges; ce sont Clotho, Lachésis, Atropos, qui distribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphrosyne & Thalie, filles aussi charmantes que leur mere, dont les regards gracieux inspirent une respectueuse tendresse.

Jupiter prit ensuite pour épouse Cérés, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proserpine: Pluton l'enleva par violence à sa mere, mais le souverain des Dieux lui permit de la garder.

Il aimait encore Mnémofyne qui donna naissance aux neuf Muses, dont les plaisirs ordinaires sont les festins & les concerts.

Latone eut de lui Apollon & la chaste Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La dernière épouse de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit sortir de son cerveau la respectable Pallas, Déesse vive & courageuse

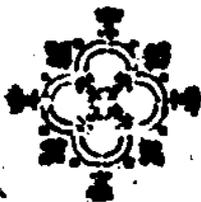
geuse qui anime les guerriers, qui se plaît 925
aux combats & au tumulte des armes.

Junon, sans le secours de son mari & pour disputer de pouvoig avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus industrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune 930
est né Triton, Dieu puissant, qui domine sur les abîmes de la mer, & qui habite le superbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouse de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables qui mettent le trouble & la confusion dans les armées, se mê- 935
lent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à sa suite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouse de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illustre Mercure, ambassadeur & héraut des Dieux.



CINQUIÈME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatrième époque de la Religion grecque.

940. **SÉMÉLÉ**, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel ; quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouissent à présent des honneurs de la Divinité.

Enfin du commerce d'Alcméne avec Jupiter est né le vaillant Hercule.

945. Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épousa Aglaé la plus jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour épouse la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeunesse éternelle.

950. Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne heureusement sorti des hasards auxquels il a été exposé par son courage, a épousé dans l'Olympe la belle & sage Hébé ; heureux mortel qui a mérité par ses exploits

955. d'habiter éternellement parmi les Dieux sans vieillir jamais.

Perseis, fille de l'Océan, épouse du soleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux immortels a épousé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage est née la belle Medée. 960

Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les isles & le continent. Que les Muses, filles de Jupiter, célèbrent dans mes vers la postérité des Déeses immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naissance à des enfans semblables aux Dieux & assurés comme leurs meres de l'immortalité. 965

Cérès; la plus estimable des Divinités devenue épouse de Jafius dans l'isle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaisant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de prospérités celui qui est assez heureux pour le rencontrer. 970

L'épouse de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mère d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Aristée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illustre ville de Thebes. 975

Calliroë, fille de l'Océan, épouse & amante de Chrysaor, mit au monde le plus robuste des mortels, Géryon, qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ses boeufs dans l'isle Erythie. 980

L'Aurore, épouse de Titon, accoucha

de Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Ethiopia, autre Roi célèbre. La même, unie à Céphale, eut un illustre fils, le vaillant Phaëton, héros semblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la première fleur de jeunesse & occupé des plaisirs de son âge, fut enlevé par la galante Vénus & transporté dans son temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompense, la Déesse lui accorda les honneurs divins.

Jason, fils d'Æson, après s'être heureusement tiré des périls auxquels l'injuste & superbe Roi Pelias l'avoit forcé de s'exposer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena sur son vaisseau cette jeune beauté, & l'épousa à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouse mit au monde un fils auquel elle donna son nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Philyre; ainsi se sont accomplis les desseins du grand Jupiter.

Psamathé, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Æacus, devint mère de Phocus.

Téthys, Déesse d'une blancheur éblouissante, choisit Pélée pour son mari, & mit au

monde le vaillant Achille, ce héros fameux qui versa le sang de tant d'ennemis.

La galante Vénus, Reine de Cythere, accorda ses faveurs au vaillant Anchise dans les forêts du mont Ida & fut mere d'Enée. 1010

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyffe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage sans reproche. Ils tenoient sous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les isles les plus éloignées. Calypso, autre Déesse, eut du même Ulyffe Naufithoüs & Naufinoüs, pendant le séjour qu'il fit chez elle. 1015

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & semblables aux Dieux. A présent, Muses charmantes, filles du souverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité. 1020





LE BOUCLIER

D'HERCULE.

LE



LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcméne, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie & sa famille, pour suivre à Thebes son mari Amphitryon : elle surpassoit par sa beauté & par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siècle; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'esprit. Elle auroit pû le disputer à Vénus même par les graces touchantes de sa physionomie & le tendre feu de ses regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux; quoiqu'elle eût vû son propre pere tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphitryon vint à Thébes, & supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ses freres, à porter le fer &

20. le feu chez les fiers Téléboïens qui habi-
toient l'île de Taphos. Telle étoit la loi
qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris
les Dieux à témoin. La crainte d'encourir
leur disgrâce lui faisoit hâter une expédi-
tion que le ciel sembloit approuver. Il
avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers
Béotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne,
qui, couverts de leurs boucliers, ne respi-
25. roient que le carnage; des Locriens exer-
cés à combattre de près, & des Phocéens
qui ne leur cédoient point en valeur. Le
fi s d'Alcée, à la tête de cette troupe invin-
cible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes,
formoit alors un projet différent, il vou-
loit donner le jour à un héros digne par
son courage d'être le défenseur des Dieux
& des hommes. Il quitta l'Olympe tout
30. occupé du dessein de surprendre pendant
la nuit la charmante épouse d'Amphi-
trony. Il descendit sur le mont Typhaon,
d'où il passa sur le sommet du mont Phi-
cius, & il s'arrêta un moment à rêver à son
35. projet. L'exécution n'en fut point différée,
il passa la nuit suivante avec la fille d'Elec-
tryon. Pendant cette nuit même, son époux
vainqueur & couvert de gloire, arriva
chez lui; & sans parler à aucun de ses do-

nestiques, courut d'abord à l'appartement
 de son épouse. Semblable à un homme
 échappé d'un danger pressant, d'une mala- 401
 die douloureuse, ou d'une étroite prison,
 notre héros sortit heureusement d'une ex-
 pédition périlleuse, s'empressa de rega- 451
 gner sa maison, & combla de ses caresses
 une épouse qu'il chérissoit. Alcméne ayant
 successivement passé dans les bras d'un
 Dieu & dans ceux d'un homme, mit au
 monde deux enfans bien différens de ca-
 ractère, quoique formés dans le même sein.
 Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien 501
 qui le distinguât des autres hommes: le
 second, nommé Hercule, fut le plus grand
 & le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit
 pour pere Jupiter, tandis que son frere
 étoit né d'Amphitryon: origine bien diffé-
 rente! L'un devoit le jour à un homme 551
 mortel, l'autre au fils même de Saturne, au
 souverain des Dieux.

C'est lui qui fit tomber sous ses coups le
 fils de Mars, le vaillant Cygnus; il les ren-
 contra l'un & l'autre dans un bois consacré
 à Apollon: Mars environné des horreurs 601
 de la guerre, montoit un même char avec
 son fils; l'œil ne pouvoit soutenir le vif
 éclat de leurs armes; deux courriers fou-
 gueux, par leur marche précipitée, fai-
 soient voler des tourbillons de poussiere;

le char, traîné avec rapidité, faisoit un
 65. bruit épouvantable. Cygnus plein d'au-
 dace se flattoit de renverser à ses pieds le
 fils de Jupiter & son conducteur, & de
 se faire un trophée de leurs armes; mais
 Apollon ne prêta point l'oreille à ses vœux,
 il anima au contraire le courage de son
 70. ennemi. Le bois sacré & l'autel d'Apollon
 brilloient de l'éclat des armes du Dieu de
 la guerre & du feu qui sortoit de ses yeux
 étincelans: quel mortel eut osé lui tenir
 tête, si ce n'est Hercule & Iolaüs? La
 75. force de leur corps étoit égale à la gran-
 deur de leur courage, leur bras puissant
 portoit des coups auxquels rien ne pouvoit
 résister.

Tel est le discours qu'adressa pour lors
 Hercule au compagnon de ses travaux.
 Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis;
 Amphitryon avoit sans doute irrité les
 80. Dieux, lorsqu'il quitta l'agréable séjour de
 Tirynthe pour aller demeurer à Thèbes.
 Le meurtre d'Electryon sur lequel il ven-
 gea la perte de ses troupeaux, l'obligea de
 se refugier auprès de Créon & d'Hénioché
 son épouse: il en fut reçu avec bonté, ils
 85. eurent pour lui tous les égards que l'on
 doit à un suppliant fugitif, ils l'honorèrent
 même de leur amitié. C'est dans ce temps-
 là même qu'il prit Alcméne pour épouse.

& qu'elle nous donna la naissance à votre pere & à moi. Mais nous nous sommes trouvés bien différens de corps & de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puisqu'il a quitté sa patrie & sa famille pour devenir le lâche courtisan de l'impie Eurysthée. Le malheureux n'a eu que trop sujet de déplorer sa faute, mais elle est irréparable : pour moi je suis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux coursiers, ranimez votre courage, conduisez droit devant vous les chevaux & le char; ne vous laissez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois sacré d'Apollon : quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, il aura besoin à ce moment de toute sa valeur.

Iolais ne tarda point à lui répondre : O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert ! Le pere des Dieux & des hommes, le puissant Neptune protecteur de Thèbes, présentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par sa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, opposons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui cède en rien ; montrons-

lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclés ne le redoutent point ; forcé à fuir devant nous , qu'il apprenne que les descendans d'Alcée sçavent combattre aussi vaillamment que lui & ne connoissent d'autre plaisir que celui de la victoire.

115. Hercule , charmé d'une réponse si courageuse , & le regardant d'un air satisfait : brave Iolaüs , dit-il , élève de Jupiter , le combat ne tardera point ; rappelez votre
120. ancienne valeur , maniez avec adresse le noir Arion , le meilleur des chevaux de bataille , & secondez-moi de toutes vos forces.

En finissant ces paroles , il mit ses bot-
125. tes d'airain dont Vulcain même lui avoit fait présent ; il garnit sa poitrine d'une cuirasse couverte d'or , dont le travail exquis rehaussoit encore l'éclat , que la fille de Jupiter , la Déesse Pallas lui avoit donnée lorsqu'il combattit pour la première fois :
130. il ceignit l'épée tranchante qui lui avoit déjà procuré tant de victoires , il rejetta derrière lui son carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le deuil & les larmes : elles étoient d'une longueur excessive , d'un poli parfait , garnies à l'extrémité du plumage d'un aigle. Tenant d'une main sa lance armée d'airain , il couvrit sa tête altiere d'un
135.

casque d'acier richement orné : tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.

Mais il munit son bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eut pû rompre ni percer ; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible, dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, sa gueule hérissée de dents faisoit frémir : il portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pourrissoit sur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La Parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déjà languissant de ses blessures, un troisième expirant & étendu : sa robe étoit teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpens d'une figure hideuse épouvan-

165. toient par leurs sifflemens les ennemis du héros; & quand il agitoit ses armes, on entendoit le grincement horrible de leurs dents. On y distinguoit toutes ces figures, sans aucune confusion, l'on appercevoit jusqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons. & la noirceur de leurs mâchoires.

170. On y voyoit des troupeaux de sangliers & de lions irrités, le regard farouche, prêts à se dévorer, qui s'avançoient fièrement l'un contre l'autre, dont les crins hérissés annonçoient la fureur. Déjà un lion d'une grandeur énorme & deux sangliers étoient étendus morts couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des
175. lions. Ce spectacle sembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

180. Le combat des Lapithes y étoit représenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titaresius descendant de Mars, Thesée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plus qu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes: de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des massues gar-

nies d'or : ils sembloient s'élaner sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans ; ils combattoient de près avec la lance & la massue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroissoit au milieu monté sur son char attelé de chevaux couverts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de sang & de poussière, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Jupiter, la fiere Pallas se monroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaule ; ainsi elle sonnoit la charge.

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée ; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels ; les Muses joignoient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin formé de métal, représentoit l'inégalité des ondes : des dauphins se jouoient au milieu, prêts à se jeter sur d'autres poissons, & sembloient animés : deux dauphins

d'argent sortant leur tête hors des eaux ; dévoroient leur proie ; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles , un pêcheur placé sur le bord attentif à les observer , tenoit un filet qu'il se préparoit à jeter.

215. L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée , fils de Danaë , qui sortoit tout entier hors du bouclier , & sembloit n'y pas tenir , tant le sçavant ouvrier
220. Vulcain avoit sçu l'en faire paroître détaché ; il étoit couvert d'or , avoit des aîles aux pieds & une épée d'airain suspendue au côté par un baudrier : il sembloit voler avec autant de rapidité que la pensée. Il portoit derrière lui la tête monstrueuse de
225. la Gorgone , enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit sur sa tête le casque de Pluton environné des ténèbres de la nuit ; il fuyoit de toutes ses forces transporté de frayeur ; les cruelles & horribles Gorgones le poursuivoient
230. & s'efforçoient de l'atteindre : leur bouclier d'acier bruni sembloit résonner par l'impétuosité de leur course. Elles avoient à leur ceinture deux serpens qui baïssoient la tête , lançoient leur langue , grinçoient
235. les dents , & jettoient des regards furieux.
- Au-dessus de ces horribles monstres étoit peint le plus terrible spectacle ; des

hommes armés & obstinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille, les autres pour y porter le fer & le feu. Plusieurs étoient déjà étendus par terre, d'autres continuoient à se charger de coups. Des troupes de femmes rassemblées sur les murs & sur les tours d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & se déchiroient le visage; tous ces objets sembloient respirer & montroient l'adresse de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années, sortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le secours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derrière eux, les Parques au visage noir, à la dent meurtrière, au regard farouche, avides de carnage se disputoient les corps des mourans: toutes vouloient se rassasier de sang; dès qu'un malheureux étoit blessé, elles le saisissoient de leurs griffes redoutables, & faisoient descendre son ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir assouvi leur faim cruelle, elles le jettoient brutalement par derrière & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachésis & Atropos Déesse de plus petite stature que ses sœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guer-

240

245

250

255

260

riers, en se jettant des regards furieux, & se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Tristesse pâle & affligée, décharnée & languissante, consumée par la faim, qui se soutenoit à peine sur ses genoux; ses mains armées de griffes aiguës, son visage sale, ses joues couvertes de sang, ses dents ferrées, épouvantoient le spectateur : elle avoit les épaules couvertes de poussière, & pleuroit amèrement.

A quelque distance on voyoit une ville superbement bâtie, avec sept portes dorées, où les habitans étoient livrés à la joie & au plaisir. Les uns conduisoient une nouvelle épouse dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étoient à la tête du cortège, d'autres les suivoient en dansant : un chœur de Musiciens les accompagnoit, faisoit retentir les échos du son des instrumens, & animoit les danseuses par une vive harmonie; d'autre côté des jeunes gens étoient rassemblés à un festin & se réjouissoient au son de la flûte; le jeu, le chant, la danse, la gayeté régnoient de toutes parts : toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçoient à la course des chevaux; des laboureurs habillés à la

légère , conduisoient la charrue ; une vaste
 campagne étoit couverte de riches mois-
 sons ; déjà des ouvriers armés de faux fai-
 soient tomber les épis dorés , & recueil- 290
 loient les dons de Cérès ; d'autres les
 lioient en javelles & les conduisoient dans
 la grange. D'autres étoient occupés à la
 vendange , & la serpe à la main dépouil-
 loient la vigne de ses fruits : les uns rem-
 plissoient de raisins les paniers couronnés
 de feuilles & de pampre , d'autres les por- 295
 toient sous le pressoir. Les seps de vigne
 rangés avec art , étoient également remar-
 quables par l'éclat de l'or dont ils étoient
 formés , & par l'art avec lequel Vulcain
 avoit représenté les feuilles qui sembloient
 voltiger autour des échaldas , & les raisins
 avec leurs couleurs naturelles. Le son de la 300
 flûte animoit au travail ceux qui fouloient
 le raisin dans les cuves & ceux qui pui-
 soient le divin jus de Bacchus. On voyoit
 des jeunes gens qui s'exerçoient au com-
 bat du ceste & de la lutte , des chasseurs
 occupés à poursuivre le gibier , deux chiens ,
 qui la gueule béante sembloient prêts à
 atteindre leur proie , des lievres qui par la
 rapidité de leur course s'efforçoient d'é-
 chapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à 305
 cheval & sur des chars pour la prix de la

course; les écuyers placés sur le devant, lâchoient les rênes & animoient les coursiers: ceux-ci sembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le succès du combat étoient peintes sur le visage des combattans. Au bout de la lice paroissoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

310. Sur le bord du bouclier & tout autour étoit représenté l'océan dont les ondes sembloient flotter: des cignes voloient au-dessus des vagues & se rappelloient par leurs cris, d'autres nageoient dans les flots au milieu d'une troupe de poissons qui s'égayoient autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ses ordres. Malgré sa grandeur & son poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit sans effort, & le manioit avec adresse.

315. A la légèreté avec laquelle il sauta sur son char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & sçavante, les deux coursiers qui le traînoient.

320. La Déesse aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adressa

ces paroles : Courage , généreux descen-
dans de Lyngéus ; le souverain des immor-
tels , Jupiter lui-même vous protège ; il
vous accorde l'avantage de tuer Cygnus
de votre main & de le dépouiller de ses
armes : mais n'oubliez pas , jeune héros , 330
l'avis que je viens vous donner ; après
avoir ôté la vie à votre ennemi , laissez-le
étendu sur la place avec ses armes : atta-
chez-vous à observer le cruel Mars prêt à
fondre sur vous ; & lorsque vous le verrez
découvert de son bouclier , plongez-lui 335
votre épée dans le sein ; retirez-vous en-
suite , parce qu'il ne vous est pas permis
de vous emparer de ses chevaux ni de ses
armes.

A ces mots , la Déesse monta sur le char,
tenant dans ses mains immortelles la vic-
toire & la gloire. Iolais d'une voix terri- 340
ble excitoit l'ardeur des coursiers ; ceux-ci
animés par les cris de leur maître , faisoient
voler le char & couvroient la terre de
poussière. Minerve , par le mouvement de
son égide , leur avoit inspiré une nouvelle
vigueur ; la terre sembloit mugir sous leurs
pas.

D'autre côté le fameux cavalier Cy- 345
gnus & Mars , Dieu de la guerre , s'avan-
çoient avec autant de rapidité que le feu &
la tempête. Les chevaux des deux chars

prêts à s'entrechoquer, poussèrent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour.

350. Hercule prit la parole le premier : Lâche Cygnus , comment oses-tu hasarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre ? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx : tu connois sa puissance & le respect
355. qui lui est dû : tu ne sçauois l'ignorer, puisqu'il t'a donné sa fille Themistonoë : un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur ; mais si tu oses te mesurer avec moi ; Mars lui-même ne te sauvera pas de la mort. Ce n'est pas la première fois qu'il a
360. éprouvé la force de mon bras ; lorsqu'il voulut me disputer la possession de Pyles , trois fois je le portai par terre d'un coup de lance avec son bouclier percé : du quatrième coup je la lui passai de toutes mes forces au travers de la cuisse après avoir percé
365. son bouclier : on le vit renversé ignominieusement sur la poussière par la force du coup. Les Dieux mêmes insultèrent à sa foiblesse, & lui reprocherent les dépouilles sanglantes qu'il m'avoit laissées entre les mains.

- Ces audacieuses paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus ; le fils de Jupiter & celui de Mars mirent promptement
370. pied

pied à terre, tandis que leurs écuyers ran-
 gerent leurs chevaux de côté. La violence
 de leur choc fit retentir la terre sous leurs
 pieds. Tels que les rochers se précipitent
 du sommet des montagnes roulant les uns 375
 sur les autres, brisent en tombant les chê-
 nes, les pins, les peupliers, malgré la pro-
 fondeur de leurs racines; ainsi les deux
 guerriers se jettoient l'un sur l'autre & fai-
 soient retentir de leurs cris les villes voisi-
 nes; Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fer- 380
 tile Antée, entendirent leur voix & le bruit
 de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre
 & pleuvoir du sang; heureux présage pour
 son fils, qui lui enfla encore le courage. 385

Tel qu'un affreux sanglier poursuivi
 dans les gorges des montagnes, grince les
 dents, se rue sur les chasseurs, aiguise sa
 dent meurtrière, blanchit sa gueule d'écu-
 me, lance des regards étincelans, fait dres- 390
 ser les soies sur son dos & sur sa hure; tel le
 fils de Jupiter parut en s'élançant de son
 char.

C'étoit le temps auquel la bruyante Ci-
 gale, cachée sous la verdure, annonce aux
 hommes l'été par ses chants, recueille pour 395
 se nourrir la rosée sur les plantes, & fait
 entendre son ramage depuis le lever de
 l'aurore jusqu'à la fin du jour; temps des

chaleurs brulantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, & fait espérer aux hommes les doux présens de Bacchus. C'est ce temps-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces & pour se livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissemens horribles & grincent les dents de fureur; comme deux vautours au sommet d'un rocher se déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorsqu'ils ont apperçu une chevre sauvage ou une biche qu'un jeune chasseur a percée de ses fleches: si le jeune homme, incertain du lieu où est tombée sa proie, vient à s'écarter, les cruels oiseaux fondent sur elle, & se battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obstinoient au combat, & faisoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, poussa sa lance contre le bouclier de son ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la fienne entre le

Calque & l'écu, l'atteignit sous le menton, où il étoit sans défense, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force & sans vie; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ses armes. 420.

Le fils de Jupiter le laissa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang & de carnage: le feu dans les yeux, il se bat les flancs & le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitryon, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre. Ce Dieu redoutable s'avancoit avec le désespoir dans le cœur: ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se charger. 425. 430. 435.

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité 440.

& jettant un cri affreux, se précipita sur Hercule. Celui-ci immobile, soutint l'effort sans s'ébranler : alors la fille du souverain Jupiter, la Déesse Minerve, couverte de sa noire égide, se présente devant Mars & le regardant d'un air indigné lui cria :
 445. Arrête, Dieu sanguinaire, arrête la fougue de ton courage & les vains efforts de ton bras; il ne t'est point donné par les Destins de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la vie au grand Hercule. Quittes la partie & ne t'exposes point à combattre contre moi.

450. Mars ne daigna pas l'écouter; agitant ses armes aussi brillantes que l'éclair, il déchargea sur Hercule un coup qu'il croyoit mortel : désespéré du meurtre de son fils, il plongea sa lance de toutes ses forces contre le bouclier dont Hercule étoit couvert;
 455. mais Minerve d'une main habile détourna le coup & le rendit inutile. Mars furieux, tira son épée & voulut en percer Hercule : celui-ci non moins animé lui passa sa lance au travers du bouclier, lui fit une profonde blessure à la cuisse & le renversa par terre.
 460.

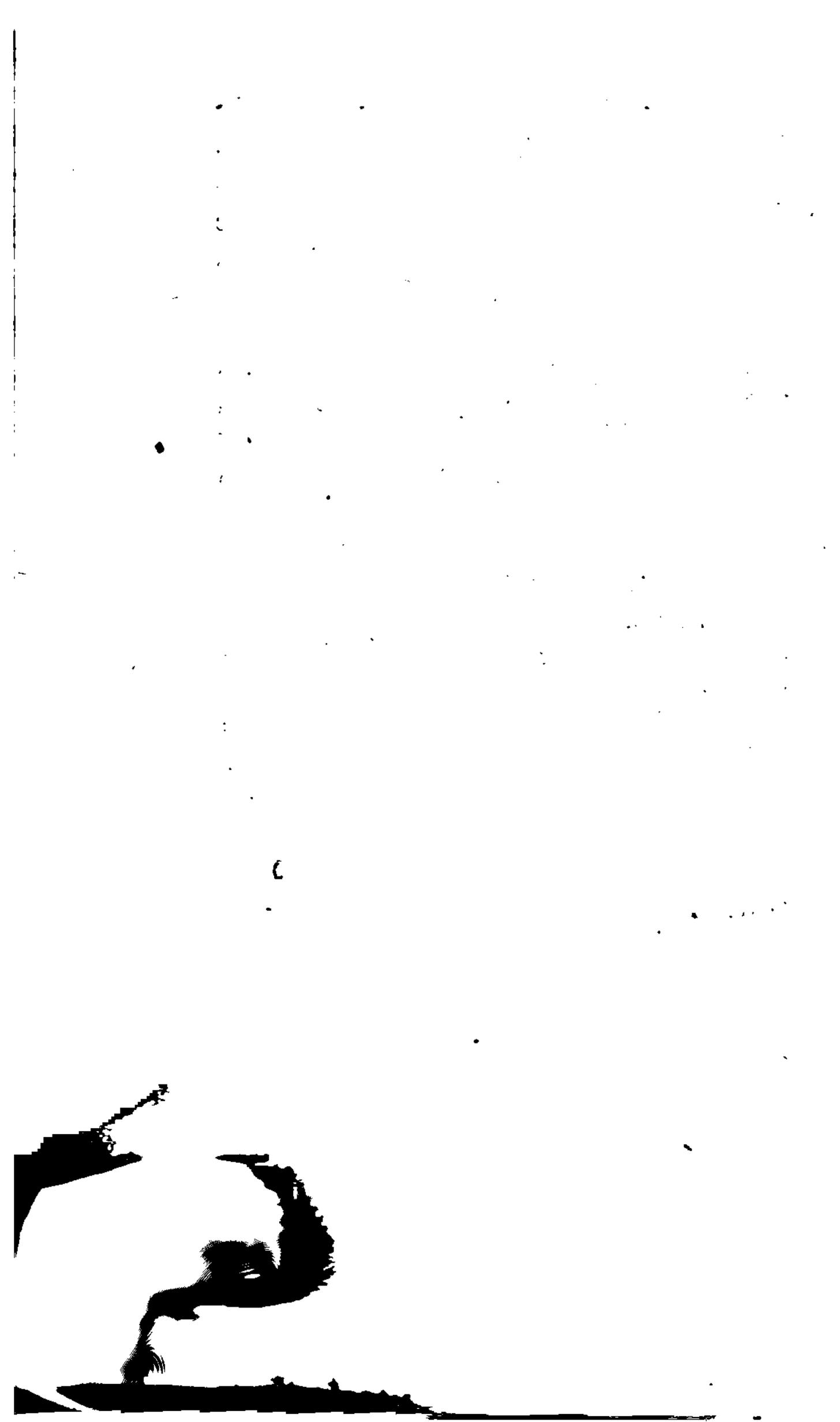
Le Trouble & l'Effroi, écuyers du Dieu de la guerre, le replacerent à l'instant sur son char, & poussant à toute bride, les vaillans coursiers le ramenerent sur l'O-

465.

Iympe. Le fils d'Alcméne & son fidèle Iolais couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ses armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde Minerve de son côté regagna 4700
l'Olympe & le Palais de son pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout son peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la sépulture. Ces peuples prirent part à la 4750
juste douleur d'un Roi respecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entièrement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inaccessible. Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour se venger de ce Prince qui avoit l'audace de 4800
dépouiller & d'outrager ceux qui conduisoient à Delphes des victimes pour les sacrifices.





LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

LES



LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poètes, j'implore votre secours : inspirez-moi des chants dignes de votre pere. C'est le souverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder son tonnerre, décide à son gré du sort des mortels, qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obscurité, qui tantôt nous élève au faite des grandeurs & tantôt nous en fait descendre, qui nous rend comme il lui plaît le destin, ennemi ou favorable, qui punit les méchans & humilie les superbes. Jettez sur moi, ô Roi des Dieux, un regard de bienveillance, & prêtez l'oreille à ma voix : inspirez l'équité à ceux qui rendent la justice, pour moi je me charge d'enseigner la vérité à Persés.

Il y a parmi les hommes deux sortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux menant après

Partie II.

P.

elles la division. L'une entretient la discorde & la guerre pour le malheur des mortels; tous la détestent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là est fille de la Nuit; le Roi du ciel, le souverain Jupiter, plaça l'autre sur la terre pour le bien des humains; elle anime le plus indolent au travail. Un homme oisif vient-il à jeter les yeux sur celui qui s'est enrichi, cet exemple lui inspire le goût de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation est avantageuse; le voisin est jaloux du gain de son voisin, l'artisan de tous ceux qui exercent son métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poète de quiconque fait des vers.

Perfés, mon ami, souviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalousie ne te fasse point quitter le travail pour aller être spectateur des disputes & des clameurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidèle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès; il faut être sûr de sa propre subsistance, avant que de disputer aux autres leurs possessions. Tu n'auras plus lieu désormais de commettre cette imprudence; finissons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable:

C'est la plus grande faveur que Jupiter puisse nous accorder. Lorsque nous fimes autrefois nos partages, tu sçus t'emparer de ce qui te convenoit; tu comptois sur les présens que tu faisois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos contestations à leur gré. Insensés! Ils ne sçavent pas que la moitié vaut souvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes.

407

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre; sans cela tu sçau-rois gagner dans un seul jour de quoi subsister pendant toute une année sans rien faire: tu pourrois suspendre à ton foyer le gouvernail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs & tes mulets qui succombent sous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce secret pour se venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamnés à des peines continuelles.

450

500

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de fêrûle, à l'insçu de Jupiter, & sans redouter sa foudre: le Dieu du ciel indigné lui adressa ces funestes paroles: Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta

550

postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de leurs peines, ils chériront l'instrument de ma vengeance & de leur malheur. Le pere des Dieux & des hommes accompagna cette menace d'un sourir amer. Il ordonna à Vulcain de former une statue d'argile détrempée, de lui accorder le don de la parole & toute la vigueur d'un homme, d'en faire une fille charmante, égale en beauté aux Déesses immortelles. Minerve fut chargée de lui apprendre à travailler, à manier scavamment l'aiguille & le fuseau, Vénus, d'orner sa tête de toutes les graces, de lui inspirer de violens desirs & un goût décidé pour la parure; Mercure, de lui donner un esprit fourbe, un caractère dissimulé. Tels furent les ordres du souverain fils de Saturne, & ils furent ponctuellement exécutés. On vit sortir des mains de l'habile Vulcain une figure de jeune fille; la Déesse aux yeux bleus, la scavante Minerve prit soin de la parer & de la coëffer; les graces & la persuasion releverent sa beauté par l'or & les pierreries; les saisons lui firent une couronne des brillantes fleurs du printemps; l'industriuse Pallas n'oublia rien pour en faire une personne accomplie; Mercure mit dans son cœur la duplicité, le mensonge, l'art de séduire &

dans sa bouche le talent de la parole ; enfin 802
 il lui donna le nom de Pandore , parce
 que tous les Dieux l'avoient comblée de
 leurs dons , pour la rendre plus pernicieuse
 aux hommes.

Après avoir ainsi achevé cette dange- 850
 reuse merveille , Jupiter envoya le prompt
 messager des Dieux, Mercure, en faire pré-
 sent à Epiméthée. Celui-ci ne se souvint
 plus des avis que lui avoit donnés Promé-
 théé , de ne rien recevoir de Jupiter , mais
 de tout refuser , de peur qu'il n'en arrivât
 quelque malheur aux mortels. Après avoir
 reçu le présent fatal , il sentit bientôt de
 quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps, les hommes vivoient sur 900
 la terre sans peine & sans travail , exempts
 de maladies & des incommodités de la
 vieillesse ; dès-lors ils passent leurs années
 dans la douleur & le chagrin. Pandore
 ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre
 les mains , en laissa sortir tous les maux
 qu'elle renfermoit : l'espérance seule de- 950
 meura au fond , lorsque Pandore referma
 le couvercle. Telle fut l'artificieuse ven-
 geance de Jupiter. Dès-lors les maux de
 toute espèce sont répandus parmi les hom-
 mes ; ils couvrent toute l'étendue de la
 terre & la surface de la mer. Les maladies 1000
 parcourent l'univers jour & nuit & nous

surprennent sans parler ; Jupiter les a rendues muettes ; & il n'est pas possible de se
 105. soustraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux , je te ferai encore une autre leçon non moins utile , sois exact à la retenir.

110. Lorsque les Dieux furent nés aussi-bien que les hommes , ces immortels citoyens du ciel créèrent d'abord le siècle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut sous Saturne , & lorsqu'il régnoit dans le ciel. Les hommes vivoient aussi heureux que les Dieux , dans une entière sécurité , sans soins , sans travail , sans vieillir jamais , toujours avec un corps également jeune &
 115. vigoureux : exempts de chagrin , ils ne pensoient qu'à jouir des plaisirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accorderoient. Leur mort étoit semblable au sommeil : ils ne manquoient de rien , la terre féconde portoit d'elle-même & sans culture des fruits en abondance ; heureux &
 120. tranquilles , ils jouissoient en paix des dons de la nature. Après que cette première race d'hommes fut enterrée , ils devinrent , par l'ordre du souverain Jupiter , des Démons ou bons Génies qui errent sur la terre enveloppés d'un air léger , pour prendre soin
 125. des hommes ; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions & leur distri-

buent les richesses de la nature. Telle est la dignité suprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créèrent ensuite le siècle d'argent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur enfance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice ; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette seconde race eut été ensevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux ; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés.

Le souverain Jupiter créa en troisième lieu le siècle d'airain, pire encore que le siècle d'argent ; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violents, qui n'avoit de goût que pour la guerre

& les combats : ils ne prenoient aucune
 nourriture apprêtée ; ils étoient d'un ca-
 ractère dur & indomptable. Ils avoient le
 corps & les membres d'une grandeur &
 d'une force prodigieuse ; rien ne résistoit
 150. aux efforts de leurs bras. Ils étoient cou-
 verts d'armes d'airain & habitoient des
 maisons de même métal ; on n'en connois-
 soit point d'autre alors , le fer n'étoit pas
 encore en usage. Ils se détruisirent les uns
 155. les autres , & descendirent couverts de
 crimes dans la sombre demeure de Pluton :
 leur force terrible ne les sauva point des
 coups de la mort , ni des ténèbres où elle
 enveloppe les mortels.

Lorsque cette odieuse espèce d'hommes
 fut exterminée , Jupiter en fit naître une
 quatrième plus sage & plus vertueuse. C'est
 160. la race divine des héros que l'on nomme
 autrement demi-Dieux , qui nous ont pré-
 cédés sur la terre. Tous ont péri dans les
 hasards de la guerre & au milieu des com-
 bats ; les uns dans la terre de Cadmus , au
 siège de Thèbes entrepris pour la succes-
 sion d'Œdipe , les autres au-delà des mers
 165. au siège de Troie. La funeste beauté d'Hé-
 lene en fut la cause , & ils en ont été les
 victimes. Le fils de Saturne , le souverain
 Jupiter les a placés aux extrémités du
 monde dans une demeure également éloi-

gnée des Dieux & des hommes, où ils sont gouvernés par Saturne : ce sont les isles fortunées situées au milieu de l'océan, où ces héros menent une vie tranquille & heureuse, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année. 170.

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter de vivre parmi la cinquième race des hommes, de me faire mourir plutôt ou naître plutard ! C'est le siècle de fer, où les travaux & la misere sont sans interruption, auquel les Dieux n'accorderont jamais de repos, où tout au plus les maux sont entremêlés de quelques biens. Jupiter ne tardera pas de faire périr encore cette nouvelle espèce d'hommes ; à peine sont-ils nés, qu'ils blanchissent de vieillesse. L'union ne régné ni entre le pere & les enfans, ni entre les voisins, ni entre les amis ; la discorde arme les freres contre les freres, & pendant une si courte vie, ils sont l'opprobre de leur famille. Les uns sont des impiés qui sans craindre la vengeance des Dieux, calomnient & outragent les innocens ; les autres des cœurs dénaturés qui ne témoignent à leurs parens, vieux & cassés, aucune reconnoissance pour leur éducation : celui-ci porte la guerre chez ses voisins, & met leurs biens au pillage ; on ne fait grace ni à la justice, ni à l'innocence, 175. 180. 185. 190.

178. LES TRAVAUX

ni à la vertu ; l'on a plutôt des égards pour les scélérats & les méchans. Il n'y a plus ni justice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'homme de bien, & se parjure sans scrupule. L'Envie au teint livide, qui ne se repaît que des maux d'autrui, poursuit tous les hommes, & les noircit par de fausses accusations. Enfin la Pudeur & l'Equité habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel ; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux : elles les ont laissés en proie à leurs misères sans aucune espérance de les voir jamais finir.

J'adresse maintenant une parabole aux Rois qui croient être sages ; voici le discours que tint l'épervier à un rossignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ses serres, & à qui la douleur faisoit pousser des cris lugubres : malheureux oiseau, à quoi servent tes plaintes ? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi ; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me suives ; il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'est une imprudence de résister à celui qui est plus puissant que nous ; loin d'y trouver aucun avantage, on n'en est que plus maltraité. Ainsi raisonnoit l'épervier, sur de la force de ses ailes.

Mon cher Persès, sois ami de l'équité; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injustice; elle cause infailliblement la ruine des petits : les grands la souffrent impatiemment, & se vengent du dommage qu'elle leur cause. Le plus sûr moyen de parvenir est la justice, elle l'emporte tôt ou tard sur son ennemie; l'insensé en fait l'expérience à ses dépens. Le Dieu redoutable des sermens poursuit sans relâche la vengeance des jugemens iniques : la justice outragée par les juges corrompus, & forcée de succomber sous leurs arrêts tyranniques, élève ses cris vers le ciel; enveloppée d'un air léger elle voltige autour des villes & des nations qui la méconnoissent, & fait pleuvoir les fléaux sur ceux qui l'ont bannie de leurs assemblées. Ceux au contraire qui rendent également justice aux étrangers & à leurs Concitoyens, qui ne s'écartent jamais des règles de l'équité, rendent leur patrie & leur nation florissante, ils y font régner une paix profonde; Jupiter attentif à leur conduite, écarte loin d'eux les malheurs de la guerre, les horreurs de la famine & toute espèce de désordres. Rien ne trouble la joie de leurs festins; le terre s'empresse de leur prodiguer ses dons; ils trouvent même, sur les chênes, du gland pour se nourrir, & du miel pour l'as-

2192

2202

2252

2302

235. faisonner. Leurs brebis portent de riches toisons, leurs femmes mettent au monde des enfans semblables à leur pere; ils sont dans l'abondance de toutes choses. Ils n'ont besoin ni de navigation ni de commerce; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes, de quoi pourvoir à tous leurs besoins.

240. Pour ceux qui se livrent à l'injustice & au crime, Jupiter ne tarde pas à les punir. Souvent toute une ville est la victime des désordres & des projets pernicioeux d'un seul Citoyen: Jupiter y envoie la disette & la contagion; les peuples périssent, la stérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantissent; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, ensevelit leurs vaisseaux sous les flots.

250. Rois, qui jugez les Nations, réfléchissez sur ces malheurs: les Dieux ont les yeux ouverts sur la conduite des mortels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injustice, & qui bravent la vengeance divine. Ils sont répandus par milliers sur la face de la terre; Jupiter les y a placés pour veiller sur les hommes, pour examiner leur conduite & leurs crimes: enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La justice est une vierge pure qui doit sa naissance à Jupiter; les Dieux mêmes qui habitent le ciel ont du respect & de la vénération pour elle. Si quelqu'un la blesse & l'outrage, sur le champ elle porte ses plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger sur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abusent de leur autorité. Juges corrompus par les présens, redoutez sa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injustice. 260

Celui qui pense nuire à autrui, se fait tort à lui-même; un mauvais conseil est toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'est caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle manière un peuple rend la justice. Voudrois-je être juste, & le conseillerois-je à mes enfans, s'il étoit défavantageux de l'être, & si le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur sort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre soit ainsi perverti. 270

Souviens-toi, mon cher Persès, des conseils que je te donne. Sois fidele à suivre les règles de l'équité, renonces à toute injustice; telle est la loi que Jupiter impose à tous les hommes. Il peut être permis aux 275

280. bêtes féroces, aux poissons, aux oiseaux de dévorer leurs semblables; la justice n'est pas faite pour eux, mais elle convient aux hommes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; si au contraire il se parjure & blesse la justice par un faux témoignage, il se prépare un malheur sans remède: sa postérité tombera dans le mépris, au lieu que les descendans du juste seront plus honorés de siècle en siècle.

285. C'est pour ton bien que je te parle, imprudent Persès; il est aisé de pousser la méchanceté à son comble, la voie en est toujours ouverte & les occasions sont fréquentes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin en paroît d'abord long, pénible, escarpé; dès que l'on y est entré, il s'aplanit, & les difficultés s'évanouissent.

290. C'est la perfection de la vertu sans doute, de prendre toujours le bon parti par ses propres lumières, & de considérer en toutes choses la fin où elles doivent aboutir; mais c'est aussi un mérite de suivre les bons conseils. Celui qui n'a ni sagesse ni docilité, n'est bon à rien.

295. Fidèle à mes avis, appliques-toi au travail, mon cher Persès; rends-toi digne des Dieux dont tu es descendu; tu seras à l'abri

300.

de l'indigence, Cérès te comblera de ses dons, & remplira ta maison de biens. La faim marche à la suite de la paresse : un homme oisif est détesté des Dieux & des hommes; il ressemble aux avides frélons qui dévorent dans leur oisiveté le fruit du travail des abeilles. Prends du goût pour les travaux les plus avantageux, afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes besoins. Le travail est la source de l'opulence; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes; un fainéant leur est en horreur.

Ce n'est point un déshonneur de travailler, c'en est un de ne rien faire; dès que tu sçauras t'occuper, bientôt l'aisance dont tu jouiras, excitera l'envie des paresseux mêmes; l'opulence ainsi acquise, a pour compagnes la gloire & la vertu: tu deviendras semblable aux Dieux. Travailler est donc le sort du sage. Ne jettes plus un œil avide sur le bien d'autrui, pense à te rendre utile, & pourvois à ta subsistance; c'est l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence est la honte; & la mauvaise honte; car il y en a une qui est utile; la première ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richesses. Ce n'est point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer; celles

que les Dieux nous donnent, sont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la rapine, par la fourbe, par le mensonge, (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raison, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux

325. ne tarderont pas de renverser sa fortune & d'anéantir sa famille; il n'est pas riche pour long-temps.

C'est se rendre coupable de maltraiter un étranger, un suppliant, de fouiller le lit de son frère, de lui débaucher son épouse par un adulateur honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé sous le poids de la vieillesse. C'est exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

335. Sois assez sage pour éviter de semblables forfaits. Honores les Dieux immortels selon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes: offres-leur des holocaustes; aies soin de les apaiser par des libations & des victimes, le soir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chérissent & te protègent; qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; aies soin sur-tout de régaler ton voisin. S'il te survient un travail ou un embarras imprévu, les voisins accourent sans ceinture, les parens prennent le temps de se retrouver. Un mauvais voisin est un malheur, un bon voisin est un bien inestimable, heureux qui en rencontre de tels: si le Laboureur voit périr son bétail, c'est qu'il a de mauvais voisins. 345

Empruntes de ton voisin dans une juste mesure, rends lui de même; & si tu peux, rends lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras besoin. Ne cherches point de profits injustes, ce sont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, visite pour visite, présent pour présent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu: on rend volontiers à celui qui donne; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité est toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ses dons avec joie, c'est le plaisir le plus pur pour une belle ame. Celui qui est porté au larcin & qui le commet sans scrupule, pour peu qu'il dérobe, se prépare de cruels remors. En amassant peu & fréquemment, on amasse enfin beaucoup; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler sans cesse. Ce 350

Partie II.

Q

355

360

355

que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il est en sûreté; ce qui est dehors, est toujours en danger. Il est agréable d'user de ce qu'on a, il est triste d'avoir besoin de ce qu'on n'a pas : fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il est au milieu; il est trop tard pour l'épargner quand il est au bas.

370. Récompenses justement les services; même d'un ami: quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance poussées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laisses point séduire par les ajustemens, par les discours, par les caresses d'une femme; se livrer à elle, c'est se fier aux voleurs.

375. Un seul enfant suffit pour conserver la maison paternelle: dans ta vieillesse il te sera consolant d'en voir croître un second avant que de mourir; tes richesses augmenteront avec tes enfans, plus ils seront en grand nombre, plus Jupiter les comblera de biens. Plusieurs donnent plus de soins, mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, observes cette maxime: que tes travaux se succèdent sans interruption.

380. Commences ta moisson au lever des Pleyades, & ton labour à leur coucher.
385. Elles demeurent cachées pendant quarante

Jours, mais elles reparoissent sur la fin de l'année, quand on commence à aiguïser la faux. Tellè est la règle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément.

Laboutes, semailles, & moissonnes sans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, si tu veux avoir ses fruits dans leur maturité; autrement tu cours risque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu exposer tes besoins; mais une seconde fois n'attens de moi ni dons ni emprunts: travaille, insensé, c'est la loi que les Dieux ont imposée aux hommes, si tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & souffrir les rebuts de tes voisins. On te donnera une ou deux fois, à la troisième tu seras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs discours, on ne t'écouterà pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penser à payer tes dettes, & à prévenir la faim.

Commences à te procurer une maison, du bétail pour le labourage, une bergere pour le conduire, des outils en bon état, afin que tu ne sois pas obligé de les emprunter; & si on te les refuse, de laisser passer le temps propre au travail. Ne re-

mets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ses greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent est toujours aux prises avec les accidens.

415. En automne, lorsque les ardeurs du soleil & les sueurs commencent à diminuer, que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain est plus agile; alors le soleil ne darde point ses rayons directement sur nos têtes, & il prolonge sa
420. course pendant la nuit. Lorsque le bois de charpente est moins sujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la seve ne monte plus, souviens-toi qu'il est temps de couper les bois nécessaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de sept pieds; c'est la juste mesure.
425. Si tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Donnes trois palmes aux jantes des roues, & dix palmes à un charriot. Amasses plusieurs bois courbes; lorsque marchant dans la plaine ou sur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez-toi; c'est le bois le plus dur pour servir au labour. Qu'un élève de Pallas ait soin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon.
- 430.

Fais deux charrues en travaillant dans ta maison; l'une d'une seule pièce, l'autre d'assemblage; c'est le meilleur parti: si l'une vient à se rompre, tu te serviras de l'autre. Le laurier & l'orme sont les meilleurs bois pour faire le timon de la charrue, le chêne pour le dental, le chêne verd pour le manche. Aies soin d'acheter deux bœufs de neuf ans, c'est à cet âge qu'ils sont les plus forts, lorsqu'ils cessent de croître, ils sont plus propres au labour. Qu'ils ne soient pas sujets à se battre, à rompre la charrue & à laisser ainsi l'ouvrage imparfait; qu'ils soient conduits par un homme robuste de quarante ans, muni d'un bon quartier de pain, qui soit attentif à l'ouvrage & à tracer des sillons droits, qui ne s'amuse point à regarder ses camarades, mais qui soit attaché à son travail. Un plus jeune ne seroit pas aussi capable de semer, comme il convient, pour éviter de semer deux fois; il seroit trop aisément distrait par ses compagnons.

Observe attentivement chaque année le passage de la grue; les cris qu'elle pousse dans les airs, annoncent le temps du labour & l'approche des pluies de l'hiver: fâcheuse circonstance pour celui qui manque de bœufs pour labourer; aies donc alors des bœufs à toi dans tes pâturages. Il est aisé de

435i

440i

445i

450i

455. dire : prêtez-moi des bœufs & un charriot ; il est aussi facile de répondre à l'emprunteur : mes bœufs sont occupés. Alors un homme riche en idée, forme le projet de faire un charriot : l'insensé ne pense pas qu'il faut cent pièces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & se les procurer.

460. Dès que le temps du labour est arrivé, commences des premiers ; & du matin, toi & tes domestiques, laboures la terre sèche ou humide dans la saison pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le second en été ; & sèmes en automne la terre devenue plus légère par ce second labour. La terre ainsi préparée met à couvert de la disette & du désespoir qui l'accompagnent, & te procure de quoi appaiser les cris de tes enfans.

465. Fais des vœux à Jupiter terrestre, à la chaste Cérès, pour qu'elle fasse parvenir ses dons à leur maturité. Lorsque tu commences ton labour, que tu prens d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la semence & écarte
470. les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion

n'engendre que des maux; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité. Tu penseras alors à nettoyer tes greniers; & tu pourras te réjouir à ton aise, quand ils seront pleins. Riche en provisions tu attendras paisiblement le printemps; tu n'auras rien à demander à personne, & les autres auront besoin de toi. 475.

Si tu attends la soltice d'hiver pour semer, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la poussière; confus & désolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de personne. Jupiter accorde à la vérité des succès, tantôt bons & tantôt mauvais, & personne ne peut en répondre; si tu laboures tard, voici toute la ressource que tu peux attendre. 480.

Lorsque le coucou commence à chanter sur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, si Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours sans interruption, tellement que l'eau monte aussi haut que l'ongle des bœufs & pas davantage, alors le blé semé tard pourra égaler le premier semé. 485.

Observe exactement les saisons, ne te négliges point au retour du printemps & lorsqu'il pleut à propos. 490.

495. Pendant l'hiver, lorsqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes ni les boutiques des artisans, ni les assemblées des hommes oisifs; un pere de famille laborieux sçait augmenter son bien dans ce temps-là même: crains de te voir accablé tout-à-la-fois par la rigueur de la saison, par l'indigence & les horreurs de la faim. Un homme qui craint le travail, qui dans sa pauvreté se repaît de vaines espérances, est souvent occupé de desseins criminels: assis tout le jour dans les lieux d'assemblée, dans la disette de toutes choses, il se livre aisément à de noirs projets.

500. Dis à tes valets pendant la belle saison: l'été ne durera pas toujours, réparons notre demeure. Evitez le mois Lenæon & les jours dangereux où la température de l'air est pernicieuse au bétail: préservez-vous des froids glaçans que nous envoie Borée, dont le souffle met en fureur la mer de Thrace, couvre de glaces la terre & les arbres, déracine sur les montagnes les chênes & les sapins, les précipite dans les vallons; fait un bruit épouvantable dans les campagnes & les forêts. Les bêtes féroces sont saisies de crainte & demeurent immobiles; le poil dont elles sont revêtues, ne les met point à couvert des rigueurs de la froidure: elle se fait sentir au bœuf, malgré

gré l'épaisseur de son cuir ; & à la chevre, 515.
 malgré la longueur de son poil ; les trou-
 peaux de moutons y sont moins sensibles à
 cause de l'épaisseur de leur laine. Le vieil-
 lard tranfi courbe ses épaules : la jeune
 fille, qu'une pudeur délicate retient fédén-
 taire auprès de sa mere, n'y est pas exposée ;
 le bain & l'huile dont elle fait usage, le 520.
 soin qu'elle ● de se couvrir exactement
 pendant la nuit, la défendent contre la
 rigueur de l'hiver. Alors le Polype se ron-
 ge les membres dans sa froide & sombre
 retraite ; le soleil ne lui montre plus d'au- 525.
 tre nourriture dont il puisse se rassasier.
 Cet astre est retiré vers les climats des
 noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard
 sur la Grèce.

Dans cette triste saison, l'on voit les
 différens animaux qui peuplent les forêts,
 fuir en grinçant les dents, au travers des 530.
 broussailles ; ils cherchent à se mettre à
 couvert dans les plus épais taillis ou dans
 les cavernes des rochers : semblables à un
 vieillard courbé sur son bâton, dont les
 membres sont sans vigueur & la tête pen-
 chée vers la terre ; ils rodent de tous côtés 535.
 pour éviter la neige & les frimats.

Alors aies soin de te vêtir d'étoffe de
 laine & d'une longue robe ; enveloppes-
 toi d'un drap épais & bien fourni ; si tu ne

340.

veux trembler sans cesse & frissonner de froid. Couvres tes pieds de bons fouliers de cuir de bœuf garnis de fourrures en dedans. Lorsque la froidure sera plus violente, fais-toi un manteau de peau de chevreau cousue avec des nerfs de bœuf pour te défendre de la pluie; & mets sur ta tête un chapeau capable de préserver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorsque la bise veut cesser; l'air frais du matin se répand sur la terre pour donner la fécondité aux travaux du riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'éleve des rivières, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt est agitée avec violence, lorsque Borée nous amène de la Thrace de sombres nuages.

345.

350.

355.

360.

Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maison; ne demeures point exposé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénètre les habits & le corps, évites-le soigneusement: la saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de leur ordinaire, & un peu plus à l'homme; la longueur des nuits diminue leurs besoins. Sur cette observation aies soin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail jour.

naïer & à celle du repos de la nuit, jusqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles provisions à ses habitans.

Soixante jours après le solstice, l'étoile *Arcturus* sortant de l'Océan, paroîtra la première sur le soir. Ensuite l'hirondelle de Pandion vient annoncer aux mortels par ses chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens son arrivée pour tailler la vigne, c'est le temps le plus propre. Lorsque l'escargot paroissant hors de sa coquille, commence à se traîner sur les plantes au lever des Pleyades, il est trop tard pour fouir la vigne. Aiguises alors ta faux, & conduis tes gens au travail. Ce n'est plus le temps de reposer à l'ombre ni de dormir le matin, lorsque la moisson vient & que le soleil affoiblit nos forces; il faut se hâter, mettre promptement ses grains à couvert, se lever au point du jour pour avoir assez de temps. L'aurore seule emporte le tiers du travail journalier; c'est le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la besogne: c'est l'aurore qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorsque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre son ramage sur la verdure, & tient ses aîles dans un

mouvement continuel, les chaleurs se font
 sentir avec violence : alors les chevres sont
 485. plus grasses, le vin plus agréable au goût,
 les femmes plus portées au plaisir, les hom-
 mes moins vigoureux ; desséchés par les
 brulantes ardeurs du soleil, à peine se sou-
 tiennent-ils sur leurs genoux. Alors il est
 agréable de prendre le frais sous un om-
 brage épais avec du vin de Biblos, de
 590. grandes coupes de lait de chevre dont les
 petits sont sevrés, de la chair de chevreau
 & de génisse qui n'ait pas encore porté.
 Dans cette saison tu peux boire à longs
 traits, étendu à l'ombre, & te régaler à ton
 aise, en respirant la douce haleine des zé-
 phirs & la fraîcheur d'une fontaine vive &
 595. pure : mêles trois parties d'eau avec un
 quart de vin.

Au premier lever d'Orion, commandes
 à tes gens de fouler les dons précieux de
 Cérès dans une aire bien battue & exposée
 600. au grand air ; après avoir mesuré ton grain,
 ferres-le promptement dans le grenier.
 Lorsque tu auras rassemblé toutes tes pro-
 visions, je te conseille de chercher un va-
 let qui n'ait point de domicile, & une ser-
 vante qui n'ait point d'enfans ; une ser-
 vante avec des enfans est un embarras.
 Entretiens un chien alerte & vigoureux, &
 605. ne lui épargnes point la nourriture, de

peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enlève ce qui t'appartient. Amasses du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets; mais accorde de temps en temps du repos à tes domestiques & ôtes le joug à tes bœufs.

Lorsqu'Orion & Sirius seront parvenus au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Persés, il faut vendanger & recueillir le raisin. Exposes-le au soleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le sixième verses dans des vases le précieux jus de Bacchus. Enfin lorsque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront disparu, aies soin de labourer à temps: ainsi toute l'année sera successivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'exposer aux périls de la navigation, lorsque les Pleïades fuyant le nébuleux Orion se seront cachées sous les eaux de la mer, différens vents commencent à souffler avec impétuosité, il ne faut plus exposer un vaisseau sur les flots: c'est le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enseigné. Mets ton vaisseau à sec, & le soutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne soit pas battu par les vents; vuides la sentine, de peur que les eaux ne le pourrissent: tiens à couvert

30. tous les agrès, plies proprement les voiles; suspends le gouvernail à la fumée, attends paisiblement le retour du temps propre à remettre en mer. Alors remets ton vaisseau à flot, fournis-le d'une riche cargaison pour en tirer un profit considérable.

35. C'est ainsi, ô imprudent Persés, que mon pere & le tien montoit des vaisseaux pour gagner de quoi vivre : c'est ainsi qu'il sortit de Cumès en Eolide pour venir ici par mer; il ne quittoit ni biens ni héritages, il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hélicon dans le chétif village d'Ascra, séjour incommode en hiver, désagréable en été, & qui n'est bon en aucune saison.

40. Aies soin de faire à temps toutes sortes d'ouvrages, mais sur-tout les voyages par mer. Approuves les petits vaisseaux, mais fers-toi d'un grand, une charge plus considérable rapportera plus de profit, si tu n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux t'appliquer au commerce pour rétablir tes affaires & sortir de l'indigence, je t'enseignerai les règles de la navigation, quoique je ne les aie jamais apprises par expérience : je n'ai jamais monté un vaisseau que pour aller en Eubée depuis Aulide, où autrefois nos peres rassemblèrent toutes les forces de la Grèce & attendirent un

vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poësie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit proposé des prix considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage qu'elles m'avoient accordé. C'est la seule fois que j'ai été porté sur un vaisseau.

6553
6602

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur temps pour la navigation; les naufrages sont alors moins à craindre, tu ne courras aucun risque, à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attens pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automne soient venues, & l'hiver commencé: le souffle impétueux des vents du midi met alors la

6652
6702
6752

mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuse.

On peut encore naviger au printemps, lorsque le figuier commence à pousser à l'extrémité de ses branches des feuilles
 680. semblables au pied d'une corneille. La mer est encore accessible, mais ces voyages de la première saison ne font ni sûrs ni agréables; il faut en épier l'occasion; c'est
 685. un hazard si on les fait sans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richesses leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'est à toi de faire des réflexions sérieuses sur les avis que je te donne.

690. N'expose pas tout ton bien sur un vaisseau, n'en hazarde que la moindre partie; il est triste de tout perdre sur mer; il ne l'est pas moins de briser un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ses marchandises. Gardes le milieu en toutes choses; le grand secret est de sçavoir prendre son temps.

695. Prens-le sur-tout pour choisir une épouse, peu devant ou peu après trente ans; c'est l'âge le plus convenable. Qu'une fille soit nubile à quatorze ans & qu'elle se marie à quinze; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puisses apprendre à les

conserver. Choisis-la dans ton voisinage, 700
 après l'avoir soigneusement examinée; ne
 t'exposes point à être la risée du public.
 Une femme vertueuse est pour son époux
 le plus précieux de tous les biens; mais
 c'est le plus terrible de tous les fléaux
 qu'une femme de mauvaise conduite qui
 fait sécher son époux de douleur & vieillir 705
 avant les années.

Observe le respect & la piété envers
 les Dieux. N'aies jamais pour un ami la
 même confiance que pour un frere, sinon
 gardes-toi de lui manquer le premier.
 N'uses jamais avec lui de mensonge ni de
 détour; mais s'il vient à te blesser par ses
 paroles ou par sa conduite, punis-le dou- 710
 blement. S'il cherche à regagner ton ami-
 tié & à te faire satisfaction, reçois-le: un
 malheureux est exposé à changer souvent
 d'amis. Que jamais l'air de ton visage ne
 trahisse les secrets de ton ame, il ne faut
 pas être l'hôte de tout le monde, ni l'hôte 715
 de personne, partisan des méchans, ni ca-
 lomniateur des bons. N'aies jamais la du-
 reté de reprocher à un homme sa pauvret-
 é, souvent elle vient des Dieux.

La langue qui sçait se taire est un tré- 720
 sor, celle qui parle à propos est encore
 plus louable; si tu fais un reproche, peut-
 être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chi-

canes pas sur le prix d'un régal que l'on se donne entre amis ; l'on y goûte beaucoup de plaisir pour peu de dépense.

725. Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres Dieux, des libations de vin sans avoir lavé tes mains ; ils n'écouteront ni tes vœux ni tes prières. Ne te tournes point contre le soleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le soleil couché & pendant la nuit d'une manière peu mo-

730. deste. Les Dieux veillent même pendant les ténèbres. Un homme modeste se retire à l'écart ou derrière un mur pour satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te découvres jamais d'une manière indécente de-

735. vant ton foyer. N'habites point avec ton épouse au retour d'un repas funèbre ; mais après un sacrifice offert aux Dieux. Ne traverses jamais à pied les eaux pures d'une rivière sans en avoir salué le Génie & lavé tes mains dans ses eaux : traverser un fleuve sans s'être purifié les mains, est une action odieuse aux Dieux, & ils la punissent par quelque accident.

740. Ne coupes point tes ongles pendant le festin d'un sacrifice ; ne poses point le vase où l'on verse du vin sur la coupe des convives ; cette action est un présage de malheur. Ne laisses point imparfait l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une cor-

neille de mauvaise augure n'aille croasser sur les murs; n'y manges point & n'y prends point le bain, avant que d'en avoir fait la dédicace, c'est une espèce de crime. Ne fais point asséoir sur une pierre un enfant de douze ans ou de douze mois, cela poutrait l'énerver: qu'un homme ne se lave point dans les bains d'une femme, cette indécence entraîne des malheurs à sa suite. Si tu arrives à un sacrifice commencé, n'enournes point les mystères en ridicule, le Dieu en seroit offensé. Ne lâches jamais aucune orduure dans le lit des fleuves qui se jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec soin cette malpropreté. Redoutes la censure publique, & la mauvaise réputation. La renommée est à craindre, elle est aisée à exciter, fâcheuse à supporter, difficile à étouffer: un bruit qui passe par la bouche de tout un peuple ne se dissipe jamais entièrement; c'est la voix de la renommée qui est une Divinité.

Jours remarquables.

Observe la distinction des jours selon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même. Le trentième du mois est heureux pour visiter les travaux & distribuer les provisions; ce jour-là tout le

monde est occupé à ses affaires. Ceux-ci ont encore été désignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatrième & le septième :
 770. celui-ci est sacré, parce que c'est le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec sa chevelure dorée. Le huitième & le neuvième sont favorables pour vaquer à ses affaires, l'onzième & le douzième
 775. sont encore bons; le premier pour tondre les brebis, le second pour faire les moissons; le douzième cependant est préférable. C'est à celui-ci que l'araignée suspendue en l'air à la chaleur du jour file sa toile, & que la sage fourmi augmente son monceau : une femme le doit choisir pour ourdir sa toile & commencer son travail.

780. Ne commences jamais à semer le treize du mois, mais il est bon pour planter : le seize est dangereux pour les plantes, mais il est favorable à la naissance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur
 785. mariage; il en est de même du sixième; il est propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il est encore favorable à la naissance des garçons; il donne de l'inclination pour les injures & le mensonge, pour les discours séduisans & les entretiens secrets.

790. Il faut châtrer les chevreaux & les

veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune est pleine, est heureux pour mettre au monde un fils sage & de bon caractère; il en est de même du dix, le quatorze est pour les filles. C'est à celui-ci qu'il faut apprivoiser les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute espèce de chagrin; ce sont des jours sacrés. Le quatre est heureux pour prendre une épouse, après avoir consulté le vol des oiseaux; les augures sont nécessaires dans une occasion si importante. Evites les cinquièmes, ils sont pernicious; alors, dit-on, les furies se promènent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Discorde a enfanté pour punir les parjures.

Le dix-sept, visites le blé dont Cérès t'a fait présent, & vannes-le dans ta grange; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaisseaux; commences le quatre à les assembler, le dix-neuf après-midi est le plus favorable, le neuf est encore sans danger, il est bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de personnes sçavent que le vingt-neuf est excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs,

7952

8001

8051

8101

8151

les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer : plusieurs n'osent pas s'y fier.

§ 20. Le quatre, perces ton tonneau ; le quatorze est le plus sacré de tous ; quelques-uns croient que c'est le vingt-quatre au matin, l'après-midi est moins favorable.

§ 25. Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres sont indifférens, ne présagent & ne causent ni bien ni mal : l'un préfère celui-ci, l'autre celui-là ; mais peu sont en état d'en dire les raisons. Souvent un jour est malheureux, d'autres fois il est meilleur. Heureux celui qui sçait les distinguer pour régler son travail ! Il évite d'offenser les Dieux, de contredire les augures, de se rendre coupable,

Fin des Poèmes d'Hésiode & de la seconde Partie

